

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** & **A. PÉRIER**  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION

ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

|                      | Trois Mois | Six Mois | Un An |
|----------------------|------------|----------|-------|
| Paris, Seine-et-Oise | 15         | 30       | 60    |
| Départements         | 18         | 37       | 75    |
| Union Postale        | 21         | 43       | 86    |

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Ce numéro est accompagné d'un supplément de quatre pages exclusivement consacré à la publication du Dossier de l'enquête de la Chambre criminelle.

Ce numéro doit être remis gratuitement à tout acheteur du FIGARO quotidien.

Quant à nos abonnés, ils le recevront sous bande, en même temps que leur journal.

## MORT DE ÉDOUARD PAILLERON

Sa carrière a été brillante et mélancolique. Il avait obtenu au théâtre, avec *le Monde où l'on s'ennuie*, le plus grand succès dramatique de ce temps, et il n'était pas content de la destinée. Bien qu'il fût gai d'apparence, spirituel et bon vivant, il laissait deviner une amertume secrète. Elle se marquait en brusques et courtes boutades ; elle relevait d'acreté mordante une conversation pétillante. Au fond, il souffrait de n'être ni Dumas, ni Augier, ni Sardou, ni Meilhac et Halévy. Il avait tort, car il était Pailleron, et c'était beaucoup. Mais l'éternelle misère des lettres veut que le premier rang, à peine disputé, soit le seul dont veuille un écrivain de valeur.

Or il venait au cinquième rang dans le groupe que je viens de dire.

Dumas, le grand Dumas accomplissait la plus vigoureuse rénovation dramatique, la plus volontaire et la plus passionnée que l'art ait subie depuis Molière et Beaumarchais. Il traduisait la loi à la barre du théâtre ; il dénonçait les injustices du Code ; il prétendait faire de la scène une tribune ; il voulait réformer, et peut-être dire qu'il n'y ait pas réussi, qu'il n'ait pas travaillé à dégarer la pensée du siècle et que son œuvre n'ait pas fortement agi sur la loi et les mœurs ? Il n'y a pas de plus haute ambition pour un auteur dramatique, et qui l'atteint se range parmi les plus grands.

Augier incarnait un temps et une classe de la société française ; grand bourgeois à sa manière, il dressait en pied le type de M. Poirier. Il indiquait les erreurs et les vices qui assignaient un terme plus ou moins prochain au pouvoir de la bourgeoisie. Il réunissait un ensemble de témoignages que la postérité devra examiner pour nous connaître et nous juger.

Sardou déplaçait l'habileté la plus ingénieuse et la plus féconde dans le maniement de la technique théâtrale et le calcul de ses effets ; il pratiquait le théâtre, en tant que genre, avec une généralité d'instinct et une sûreté de main qui, également logique dans ses succès et dans ses échecs, faisait de lui le légitime successeur de Scribe, avec un don d'observation, une plénitude et un relief, une justesse et une qualité de style que Scribe n'avait pas eus.

Meilhac et Halévy incarnaient un aspect de nos mœurs et un état d'esprit ; ils créaient un caractère, celui du sceptique au dix-neuvième siècle, l'observateur intelligent et déabusé, clairvoyant et résigné, sentimental et indulgent, dupé et le sachant, si amusé du spectacle, même lorsqu'il se donne à ses dépens, le comprenant si bien et en tirant si bon parti, que, somme toute, il lui en était reconnaissant.

À côté de ces maîtres, quelle part restait à Pailleron ? Une forte belle, assez large, très suffisante en elle-même pour une ambition moyenne, mais la sienne ne s'en contentait pas, et il en souffrait.

D'abord, au lieu d'élargir en la continuant la tradition d'habileté et d'intérêt, par les seuls moyens de théâtre, que Scribe avait élevés jusqu'au génie, il se contentait de la suivre. Fort adroit, l'esprit souple et la main légère, tout à fait homme de théâtre, il imaginait, combinait et concluait une intrigue avec une habileté supérieure ; il était aussi ingénieux et aussi habile à « servir à point un dénouement bien cuit » que le plus expert des cuisiniers dramatiques et le plus visiblement né, par décret spécial de la Providence, pour pratiquer cet art. Mais, dans ces moules, il ne coulait pas la lave de Dumas, la pâte ferme d'Augier ou le métal brillant de Sardou. Il nous servait une pâtisserie fine, avec, de temps en temps, quelques pièces plus solides.

Il ne laisse donc ni le *Fils naturel*, ni le *Genève* de M. Poirier, ni la *Famille Benoitin*, ni *Froufrou*. Il n'a pas fait davantage la *Visite de noces*, le *Fils de Giboyer*, *Patrie* ou le *Mari de la débutante*. Mais il est l'auteur de *l'Age ingrat*, de *l'Étincelle* et du *Monde où l'on s'ennuie*. C'est un beau bagage et qui compte dans le bilan dramatique de ce siècle. Nous avons, dès maintenant, assez de recul et de perspective pour marquer sa place. Il a bien vu plusieurs côtés de nos mœurs ; il faudra le consulter pour écrire l'histoire de la société française dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle ; il a eu son tour d'esprit et de finesse.

\*\*\*

Il avait eu d'abord de hautes ambitions. Il s'était attaqué à la grande comédie en vers, la comédie de mœurs, dont Molière avait donné les modèles,

désespérants, mais que Destouches avait continuée. Il avait obtenu un joli succès, avec les *Faux Ménages*, à un moment où le goût public ne s'était pas encore dépris de cette forme glorieuse et morte. Si Destouches avait cru continuer Molière, il avait, lui, vraiment égalé le Ponsard de *l'Honneur et l'Argent*.

Mais, fort avisé, il s'était aperçu bien vite qu'un reste de superstition maintenait seul ce genre, condamné par le réalisme de la vie contemporaine. Il avait discerné, en homme de théâtre, les causes de cette décadence, dont la jeune critique, Paul Bourget en tête, allait donner les raisons démonstratives. *Hélène*, « drame en vers », fut sa dernière tentative dans le haut style, et ne fut point pour le faire changer d'avis.

Il s'était donc borné à la comédie en prose, tout en conservant une tendresse pour la poésie, ou, du moins, les vers, car il entendait la poésie à la façon de Boileau et de Voltaire, tout au plus de Musset. Le romantisme ne l'avait guère entamé, et il restait fidèle aux procédés et à la forme de « l'Ecole du bon sens ». Il publiait ou rééditait, avec une prédilection visible, des recueils poétiques, anciens ou nouveaux. Il y insérait du Marivaux rimé, avec telle petite comédie en un acte, le *Chevalier Trueman*.

Au demeurant, le Marivaux en prose continuait d'être un de ses modèles, avec addition de Molière et de Beaumarchais. A Marivaux, il prenait ses analyses de sentiment, avec moins de pénétration et de délicatesse, mais plus de brillant et de verve. A Beaumarchais, il empruntait l'observation cinglante et piffante, quelque peu trépidante, des mœurs contemporaines, des combinaisons d'intrigues et des tours de passe-passe, des tirades à effet et des cliquetis de mots. Il n'allait pas jusqu'au sang, comme le terrible père du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*. Il ne travaillait pas à faire sauter une société, et, s'il a tiré des feux d'artifice, il n'a jamais lancé de brûlot. Toutefois, il a bien vu un état de la société et un aspect de la mode ; il l'a très habilement accommodé au goût du jour, en prenant beaucoup aux *Femmes Savantes*, un peu au *Mariage de Figaro*, et en indiquant lui-même avec bonne grâce de quels maîtres il s'inspirait, quelle imitation visible il pratiquait avec une adresse amusante.

Son plus franc succès, après *les Faux Ménages*, accueillis avec beaucoup de faveur et vite tombés dans l'oubli, avait été *l'Age ingrat*, de facture plus solide et de plus longue durée. La pièce eut, je crois, les honneurs de la centième, en un temps où ils n'étaient pas aussi communs qu'aujourd'hui. Elle était des mieux faites et des plus gaies. Pas beaucoup de profondeur ou de portée, une observation plus amusante que forte et un style plus brillant que solide, où les facettes tenaient lieu de relief, mais un discernement très juste de ce qui est scénique, un joli problème de sentiment posé et résolu, quelques remarques justes et fines sur l'égoïsme humain et la coquetterie féminine, surtout des types vrais et joliment enlevés : Lahirel, qui hésite entre deux conditions sociales ; l'homme encore jeune à marier et le vieux garçon ; Fondreton, le marié trop tôt et qui tire sur la longe ; Mme Hébert, la belle-mère redoutable, au présent et au futur ; Geneviève, l'ingénue fûtée.

*l'Age ingrat* montrait ce dont était capable l'auteur déjà fort goûté, mais encore assez mince, de *l'Autre Motif*, de *Petite Pluie* et surtout de *l'Étincelle*. Je nommais tout à l'heure Marivaux ; il aurait crié au démarquage devant le *Chevalier Trueman*, mais, devant *l'Étincelle*, il aurait applaudi à l'imitation discrète et neuve de ses *Surprises de l'Amour*. Un amour qui s'ignore et qu'un peu de jalousie oblige à s'avouer, un petit-maître évaporé et sentimental, une jeune veuve qui a du vague à l'âme et aspire à « tâter encore du sacrement », une ingénue sacrifiée et qui sert de pierre de touche aux sentiments des deux autres personnages, cela formait un ensemble exquis. Si Pailleron n'avait donné que *l'Étincelle*, il aurait fait, avec ce petit acte, ses preuves complètes. Mais il allait se classer, avec *le Monde où l'on s'ennuie*, tout près du premier rang, assez près pour que le public et lui-même aient pu croire qu'il s'en était emparé.

\*\*\*

Pailleron excelle à définir un sujet. Sous ce rapport, telle scène de *l'Age ingrat* est un modèle. Dans *le Monde où l'on s'ennuie*, il a posé son milieu, ses personnages et leurs sentiments avec une adresse et une netteté incomparables. Il a tiré de sa donnée tout ce qu'elle pouvait fournir, et donné un peu plus. Le sujet de la pièce, c'est le précieux, l'éternel précieux, l'un des écueils de l'esprit français, dont la gauloiserie est l'autre. En notre siècle, comme aux temps de Voiture et de Fontenelle, il a ses tenants et ses fervents, ceux qui l'exploitent par vocation ou calcul, et celles qui, en sont fêrues par goût naturel ou par mode. Pailleron l'avait vu de très près : il en avait observé attentivement le milieu, la culture et les progrès, la forme spéciale. Lorsque cette montée particulière d'esprit précieux lui sembla battre son plein, il s'en empara.

C'était le précieux mondain et professionnel, celui qui s'étale dans les salons et dans la chaire, qui groupe autour de quelques hommes bien disants un public de caillottes pâmes. Pailleron l'incarnait dans Bellac et Mme de Cérans, types forcés comme il convient à la scène, mais assez vrais pour que les modèles fussent obligés de crier à la calomnie, c'est-à-dire de se reconnaître. Ce grossissement allait jusqu'à l'injustice, et le héros de la pièce, représenté comme un esprit médiocre, était un intrigant peu scrupuleux, était en réalité un parfait galant homme et un esprit généreux. Mais, au théâtre, le succès a toujours raison, et celui-ci allait aux nues. Molière n'avait pas hésité à faire de l'abbé Cotin son Trissotin amoureux

de dots, et qui songe aujourd'hui, sans les pédants, à réclamer pour Cotin ? Dans la structure de la pièce, le troisième acte des *Femmes savantes* et le cinquième de *Mariage de Figaro* se trouvaient amalgamés avec un tour de main prestigieux.

Outre cette injustice et cette imitation, *le Monde où l'on s'ennuie* offrait plus de surface que de profondeur, une observation assez courte et partielle, des moyens connus et faciles, un style brillant et cliquetis. Mais il était si vivement mené, d'un intérêt si habilement soutenu, d'une facture si ferme et si souple ! Ce fut un ravissement. Plusieurs centaines de représentations n'ont pas épuisé le succès et ne l'épuisèrent pas de sitôt. Il se joua partout, à la Comédie-Française où il s'est installé au répertoire, entre *Mademoiselle de La Seiglière* et le *Genève* de M. Poirier, en province, à l'étranger, dans les villes d'eau, voire dans les salons, malgré le grand nombre des personnages, car chacun d'eux, le plus mince, est fait pour tenter un acteur ou un amateur. Trois de ces personnages étaient, non pas d'une absolue nouveauté, mais d'une adaptation bien neuve : l'antique raisonneuse, transformée en vieille marquise, le petit sous-préfet et sa femme, qui traversaient l'action à la façon des *graziosi* italiens, et en fait la menaient.

*Le Monde où l'on s'ennuie* a marqué l'apogée de cette carrière. Avec *l'Age ingrat* et *l'Étincelle*, il suffit à marquer la place de Pailleron, au plus haut degré du talent. Leur auteur pourra désormais écrire sans déchoir la *Souris*, d'une touche bien lourde ; *Mieux vaut douleur... et violence*, d'un papillote fatigant. Il restera comme un représentant très distingué d'une forme de théâtre déjà décadente, mais où il a excellé : d'un aspect grossi, mais vrai, de nos mœurs ; d'un esprit quelque peu factice et court, mais très parisien et même très français.

Gustave Larroumet.

### NOTES BIOGRAPHIQUES

M. Edouard Pailleron était né en 1834. Il était le fils d'un riche commerçant parisien qui le destinait au notariat. Et c'est dans une étude de notaire qu'il écrivit sa première pièce, un acte, joué à l'Odéon en 1860, *le Parasite*.

Mondain, très beau, il se répandit rapidement dans la société littéraire de Paris et, en 1863, il épousa la fille de Charles Buloz, le célèbre fondateur et directeur de la *Revue des Deux Mondes*. A trente ans, Edouard Pailleron se trouvait occuper une des situations les plus brillantes et les plus enviables de la société parisienne. Riche de son fait et par sa femme, possédant par son beau-père une autorité et une influence considérables, très entouré, par conséquent — je n'ai pas à parler ici de son grand talent — Edouard Pailleron devenait rapidement le centre d'un monde brillant et d'une société littéraire des plus remarquables.

Tous ceux qui connurent Edouard Pailleron et fréquenterent son salon, s'accordaient et s'accroient encore à louer son urbanité, sa bonne grâce, et surtout ses sentiments profonds d'homme de bien.

N'en a-t-on point la preuve dans son commerce intime avec Gustave Droz ? L'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé* était son ami. Elle poussa à se présenter à l'Académie, et mit au service de cette candidature toute son influence personnelle et sociale — qui était considérable, comme nous l'avons dit, par le fait de sa prépondérance à la *Revue*, dont il est devenu l'un des propriétaires. A la suite d'intrigues et d'incidents, connus d'ailleurs, cette candidature échoua. Pailleron en fut si profondément ulcéré dans son cœur d'ami que, de ce jour-là, il cessa à peu près complètement d'aller à l'Académie, entourant, en revanche, les dernières années de Droz de la plus touchante sollicitude.

Ce fut lui aussi qui fut l'un des principaux promoteurs de la candidature de Ferdinand de Lesseps, dont il était le fidèle ami.

C'est en 1882 qu'il fut reçu lui-même membre de l'Académie française. Il succéda à Charles Blanc. L'un de ces parrains fut Victor Hugo, et l'on se souvient encore, dans les fastes académiques, de cette réception à laquelle Victor Hugo vint assister en redingote ! Ce fut toute une affaire...

Lesalon d'Edouard Pailleron, grâce à ces trois titres de son maître — amitié irréductible, *Revue des Deux Mondes*, Académie française — était l'un des plus courts du Paris littéraire. Pendant trente ans, Edouard Pailleron réunissait à ses dîners célèbres du lundi et à ses réceptions, tout ce que Paris a compté de personnalités remarquables.

Toute la société de la *Revue*, des *Débats*, de l'Académie et du théâtre défila et défilait chez lui. Il était le centre de bien des intrigues, et un candidat, à quoi que ce soit, patronné par lui réussissait presque toujours. Nommé ceux qui étaient assistés de sa maison, ce serait nommer toutes nos gloires, ou presque, littéraires et artistiques. On doit pourtant citer, parmi les morts, comme les plus près de son cœur : Emile Augier, Eugène Labiche, Ernest Renan, Ferdinand de Lesseps, Eugène Droz, Camille Doucet, Emile Montégut ; parmi les vivants : Gaston Boissier, Albert Vandal, de Vogüé, Jules Claretie, Louis Dépret, Paul Hervieu, Brunetière, Henry Housaye, Henri Lavedan, Emile Blavet — un de ses plus vieux amis — de Heredia, Paul Deschanel, de Marcère, etc.

Les logis de M. Pailleron sont restés célèbres. Il habita d'abord dans l'hôtel Chimay, qui Malakoff, où il était voisin de Chatelet. Exproprié, lors de l'achat de cet immeuble par l'Ecole des beaux-arts, il se transporta un peu plus loin sur les quais, dans la maison, on peut dire doublement historique, qui fait le coin de la rue du Bac et du quai d'Orsay.

Il en fut de nouveau expulsé l'année dernière, par suite des travaux de la gare d'Orléans, et, depuis un an, il habitait un magnifique hôtel sur le parc Monceau, 55, rue de Monceau.

C'est là qu'il est mort, la nuit dernière, d'une maladie de cœur, entouré de tous les siens. Il était alité depuis quelques semaines seulement, bien que souffrant depuis assez longtemps.

Le peintre Lévy-Dhurmer a pris de son corps un croquis au pastel, sur le lit où il repose, entouré de fleurs et veillé par deux de ses Sœurs de charité.

Edouard Pailleron laisse deux enfants : un fils, inspecteur des beaux-arts, et une fille mariée à M. Jacques Bourget, avocat, petit-fils du docteur Hardy.

Les obsèques auront lieu demain, à dix heures et demie, en l'église Saint-Augustin. Aucune autre disposition, relativement aux cor-

dons du poêle et aux discours, n'a été encore arrêtée. Elles ne le seront qu'aujourd'hui.

Nommer ceux qui sont venus apporter à Mme Pailleron ou lui ont envoyé leurs condoléances, ce serait nommer tout Paris. Notons seulement que, dans la matinée, M. Ferdinand Brunetière s'est présenté au nom de l'Académie et de la *Revue des Deux Mondes*.

André Maurel.

## Echos

### La Température

Le baromètre reste toujours au-dessus de 765 mm dans nos régions de l'Ouest. Des pluies sont encore tombées en France avec abondance. Cependant, sur la Manche et l'Océan la mer est très belle. La température s'est sensiblement relevée. La journée d'hier à Paris a été très belle, ensoleillée et le thermomètre, dès huit heures du matin, indiquait 9° au-dessus et 18° dans l'après-midi ; on notait 3° à Moscou. En France, le ciel va rester beau, quoique nuageux, avec temps doux dans le Nord. Des averse sont encore probables dans l'Est. Le soir, le baromètre était à 767 mm.

### Les Courses

A 2 h., Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants de Robert Milton :

Prix du Vésinet : Baltimore II.  
 Prix du Sud-Ouest : Balzac.  
 Prix de Villennes : Cristal II.  
 Prix Corbis : Mauvezin.  
 Prix Frontin : Fair Boy.  
 Prix du Gazon : Navarin II.

### LES ÉTRANGERS

Je découvre dans l'âme de quelques-uns de mes compatriotes des sentiments qui semblent, à première vue, constituer une préface singulière à l'Exposition universelle du Siècle. Ces sentiments sont la haine et le mépris de l'étranger.

Leur apparition sur la terre ne date pas d'hier. On les constate chez les animaux les plus rapprochés de l'homme par leurs instincts sociaux. Sir John Lubbock les a découverts et analysés chez les fourmis.

Quand il a introduit dans des fourmilières, contenant parfois cent mille habitants, quelques étrangères qui, considérées à la loupe, ressemblaient exactement à la population à laquelle on les mêlait, toujours, il a retrouvé leurs cadavres transportés hors du territoire national. Cette particularité a même conduit les naturalistes à se demander s'il n'y a pas, dans chaque fourmilière, une langue, une mimique, une odeur spéciale. Un phénomène identique a été observé à propos des fameux chiens de Constantinople.

Plus haut dans l'échelle des êtres, on a relevé cette horreur de l'étranger chez beaucoup de peuplades, par exemple chez les nègres de Bornéo. Plus haut encore, elle constitue un des signes caractéristiques de la vieille Chine.

Elle tend à envahir notre caractère national, jadis si doux et si accueillant. Et ce n'est pas un spectacle banal que celui des regards officiels dont nous entourons les chefs d'Etat et leurs représentants, que l'aspect de nos flottes allant tirer tous leurs canons à Kiel pour l'empereur d'Allemagne ou à Cagliari pour le roi d'Italie, pendant que plusieurs de nos journaux et un très grand nombre de leurs lecteurs expriment vis-à-vis des étrangers des sentiments de nature à faire croire que nous sommes en guerre avec le reste du monde.

C'est ainsi que le malheureux Trauereux, ayant relaté une conversation qu'il avait eue avec le comte Tornelli, a été accusé de pacifier avec l'étranger.

C'est ainsi que des membres de l'ambassade d'Allemagne, ayant affirmé sur l'honneur qu'ils n'avaient eu aucun rapport avec Dreyfus, on leur a déclaré que la parole d'honneur d'un étranger n'existe pas.

Il en faudrait conclure qu'un Français a le droit de mentir et de se parjurer sur l'honneur vis-à-vis d'un étranger. C'est une notion tout à fait neuve des rapports internationaux. Heureusement pourtant, cette haine et ce mépris de l'étranger semblent uniquement réservés aux personnages diplomatiques, aristocratiques et aux travailleurs arrivant chez nous, attirés par l'ouvrage que dédaignent nos compatriotes. Mais lorsque l'étranger est domestique, lorsque surtout il est espion, cette haine et ce mépris se transforment en estime et en confiance.

Il n'est encore venu à l'idée de personne de supposer que le nommé B, qui dans le dossier de l'enquête s'appelle « la voie ordinaire », est peut-être un fumiste ou un agent infidèle. Schwarzkoppen, Panizzardi, ça ne compte pas ; mais B, c'est aussi étranger que ces deux-là, c'est la Loi et les Prophètes.

MORALITÉ. — Si vous avez le malheur d'être étranger et si vous voulez tout de même gagner la confiance d'une partie du peuple français, faites-vous lardin et allez le soir, à quatre pattes, à la recherche des paniers à papier de votre ambassade dans des cornets que vous vendrez au bureau des renseignements. — J. CONNELLY.

### A Travers Paris

Malgré le désir de la Cour de cassation d'en finir avec « l'affaire » avant la rentrée des Chambres, il faut compter que rien ne sera terminé avant le 10 ou le 15 mai.

M. Ballot-Beaupré, qui étudie du matin au soir et presque du soir au matin, le volumineux dossier qui lui a été confié et qui n'a pas moins d'un mètre de hauteur ! a déclaré en effet hier à ses collègues qu'il lui était impossible d'achever son rapport pour le 27 avril comme il l'aurait voulu. Il ne sera pas prêt avant le 6 ou le 8 mai.

Et vers le 15 l'arrêt sera rendu.

La Cour de cassation, toutes Chambres réunies, entendra aujourd'hui, contrairement, M. le général Chamoin et M. Maurice Paléologue.

Le général Chamoin a été, on se le rappelle, désigné par le gouvernement pour communiquer le dossier secret du ministère de la guerre à la Cour, et M. Paléologue a été choisi dans les mêmes conditions par le Conseil des ministres pour expliquer à la Cour le dossier secret des affaires étrangères.

M. Delcassé n'a eu à intervenir en rien dans cette affaire : c'est le cabinet tout entier qui a discuté et fixé ce choix, de même que c'est le cabinet tout entier qui a décidé que les deux dossiers secrets de la guerre et des affaires étrangères seraient communiqués à la Cour.

M. le comte de Münster, ambassadeur d'Allemagne en France, et sa fille, la comtesse Marie de Münster, quitteront Paris demain pour se rendre chez le prince et la princesse de Monaco, dont ils seront les hôtes pendant une semaine.

Le comte de Münster et le contre-amiral baron de Bodenhausen, qui commande le yacht impérial *Hohenzollern*, sont chargés de représenter l'empereur d'Allemagne à la pose de la première pierre du musée d'océanographie que le prince de Monaco va faire bâtir dans la capitale monégasque. Ce fut l'an dernier que le prince de Monaco, dans un voyage à Kiel à bord de son yacht, *Princesse-Alice*, invita Guillaume II à présider cette cérémonie. L'empereur d'Allemagne ne pouvant pas se déplacer en ce moment a voulu tenir sa promesse en se faisant représenter officiellement à cette cérémonie qui aura lieu mardi prochain.

L'ambassadeur d'Allemagne et sa fille seront de retour à Paris le samedi 29 avril.

Le 15 mai, le comte de Münster quittera de nouveau Paris pour aller représenter l'Allemagne au congrès de la paix à La Haye. Il sera accompagné de M. Zorn et du baron de Stengel, professeur de droit international, du colonel de Gross et du capitaine de vaisseau Siegel, délégués de l'armée et de la marine allemandes.

C'est aujourd'hui qu'a lieu, à l'hôtel Drouot, l'exposition des deux dessins de Moreau le Jeune dont nous avons parlé : ces deux dessins sont parmi les meilleurs de l'admirable suite du *Monument du Costume*. Demain samedi, vente aux enchères, par le ministère de M. Paul Chevallier, assisté de MM. Féral, experts.

Au moment où s'achève le procès des diverses Liges, il est intéressant de savoir à quel degré en est arrivée la préparation du projet de loi sur les associations promises par M. Charles Dupuy, et dont le vote aura pour conséquence d'empêcher, à l'avenir, des poursuites aussi ridicules que celles qui s'accomplissent actuellement.

L'avant-projet établi par M. Charles Dupuy a été envoyé, au début de février, à l'examen du Conseil d'Etat. La section de législation, saisie de cet avant-projet, a désigné pour rapporteur M. Jacquin, ancien secrétaire général de la chancellerie de la Légion d'honneur et ex-secrétaire général du ministère de la justice. Le rapporteur s'est livré pendant deux mois à un travail considérable et, à la rentrée des vacances de Pâques, il a présenté son rapport.

La section de législation a tenu lundi dernier une première réunion, pour délibérer sur le texte qui lui était soumis, et son œuvre sera achevée, selon toutes probabilités, à la fin du mois ou au début de mai. Elle transmettra ses conclusions au ministre de l'intérieur, qui saisira ensuite de la question ses collègues, en Conseil des ministres. C'est après l'achèvement de cette procédure que le projet pourra être enfin déposé à la Chambre. On calcule que ce dépôt pourra avoir lieu vers le milieu de mai prochain.

Par une coïncidence que dix ans de passé et des événements récents rendent bien ému, c'est précisément sur le même paquebot *Ville-de-Tunis*, à bord duquel elle s'embarquait, il y a juste dix ans aujourd'hui, avec son mari et quelques amis pour un voyage d'agrément, que Mme Ferry vient de prendre passage, allant cette fois assister à l'inauguration du monument de Jules Ferry.

Tout semblait en fête : les rues, le port, le navire *Ville-de-Tunis* prêt à nous emmener avec les musiques, les caisses d'arbustes, les drapeaux éblouissants, la fièvre des préparatifs, les grandes ondes bleues, paisibles, étouffantes, bleues d'un bleu que je voyais alors pour la première fois.

Au moment du départ, les passagers se tenaient sur le pont... M. et Mme Jules Ferry, M. Berthelot, M. Millaud, M. Etienne, M. Jean Aicard, M. Clairin, mon père...

La *Ville-de-Tunis* s'éloigna enfin des côtes. C'est après-midi fut assez monotone : toujours le même azur de plus en plus profond ! Nous restions assis, savourant la douceur d'être immobiles et de nous sentir emportés vers l'inconnu.

Avant de retourner à Tunis, Mme Jules Ferry a pris dans sa bibliothèque le petit livre d'impressions de voyage d'où sont extraites ces lignes et qui lui fut dédié par Mlle Lucie Faure.

Avec les premiers beaux jours, Paris reprend toutes ses élégances : les équipages quittent leurs remises, et l'on doit songer à renouveler la livrée. C'est encore à la Belle Jardinière que l'on aura recours, certain d'y trouver les trois garanties — Éléance, Économie, Solidité — qui ont valu à cette maison son aristocratique clientèle. Livrées classiques, tenues d'été et d'automne, accessoires d'écriture, tout y est irréprochable.

L'exposition de la Société des Pastellistes français sera terminée dans une huitaine de jours. Elle aura-fermé en plein succès.

On se préoccupe beaucoup, en ce moment, de la vente, après décès, de la collection de tableaux modernes laissés par M. Victor Desfossez, et lundi prochain, 24 avril, il y aura foule dans la galerie de la rue Galvée, où se feront l'exposition et la vente.

Disons de suite que la collection, dont le catalogue, avec une préface de M. G. Lafenestre, de l'Institut, n'atteint pas cent numéros, compte des chefs-d'œuvre de Corot, Courbet, Millet, Daubigny, Rousseau, Troyon, Tassaert, Monet, Besnard, Cazin.

### Hors Paris

L'impératrice douairière de Russie quittera Copenhague demain samedi, retourant en Russie sur le yacht impérial le *Standard*.

Le prince royal et la princesse royale de Danemark arriveront à Paris vers la fin de la semaine prochaine, accompagnés par le prince Harold et la princesse Thyra, leurs enfants.

### Nouvelles à la Main

Le docteur P..., grand joueur en même temps que médecin apprécié, est arraché à sa partie du cercle pour être amené au chevet d'un malade.

Il tâte le pouls du client, regarde sa montre et compte à mi-voix les pulsations ; puis, tout à coup, la voix s'élève : — Neuf, dix... valet, dame, roi !

Boutade d'un rhisanthrope : — Mais pourquoi X... s'acharne-t-il à dire partout du bien de moi ?... Je n'ai pourtant jamais cherché à lui être désagréable !

### Le Masque de Fer.

### M. DOUMER CHEZ LE ROI DE SIAM

Notre collaborateur M. Jean Hess nous télégraphie de Bangkok, à la date du 20 avril :

M. Doumer vient d'être reçu avec la cordialité la plus grande par le Roi, et de brillantes fêtes ont été données en l'honneur de ce voyage qui produit le meilleur effet.

On a beaucoup remarqué et commenté les longs entretiens du Roi avec le gouverneur général.

Le Roi désire se rapprocher encore davantage du gouvernement français. Il me l'a déclaré à moi-même, en me demandant de le répéter.

Jean Hess.

### Le Dossier de la Cour de cassation



rait suivre ainsi à quelques mois de distance les jalons, les esquisses, jusqu'au complet éclaircissement.

De ces pensées, celles dont justement il se servait, il les rayait, les sabrait d'un gros crayon rouge ou bleu : c'était fini, usé, employé, et la rayure en est décisive et comme satisfaisante ; c'est le coup de faux sur l'épi mûr. Les autres, restées intactes, et nettes, sans lien apparent, c'est ce que j'ai réuni.

Il m'a fallu du courage pour ce travail de glorieuse, il m'a fallu remonter jusqu'en 1808, l'année qui suivit notre mariage, où les premières annotations du jeune écrivain sont mêlées à des dates de famille, à des rendez-vous chez l'éditeur ou le directeur de théâtre, à des dates d'échéances, à toutes les préoccupations sérieuses d'une entrée dans la vie littéraire, qui fut laborieuse et difficile. Le ton et l'écriture se modifiant, on peut suivre, entre les lignes où la pensée s'étend et s'approfondit, l'existence courante, familière, mêlée à l'existence de l'auteur bientôt célèbre, dans une trame où ne manque pas un fil conducteur, pas un point de vue.

Ce fut un travail pénible pour moi, cette recherche dans toute son œuvre éparse dont je pouvais marquer chaque étape, soit du titre d'un de ses livres, soit de la naissance d'un de nos enfants ; et si, par la magie de sa pensée toujours colorée, précise et vivante, il me semblait parfois causer avec lui, passer deux ou trois heures dans l'illusion de cette étroite compagnie où nous vécûmes, je retombais ensuite d'autant plus lourdement dans le vide de l'absence et l'entre-mêlement douloureux de tous mes regrets.

Ce fut pénible surtout quand la fine écriture, si nette et comme dessinée, apparut déviée d'un léger tremblement, bientôt plus accentué, où la maladie se trahit par une fatigue physique, plus visible à mesure que la pensée se dégage mieux et, peu à peu, fait de l'homme de talent des premières années la haute personnalité littéraire que devenait Alphonse Daudet.

Pourtant, je n'aurais voulu laisser à personne cette tâche qu'il m'avait confiée des longtemps dans le mystère d'une enveloppe à un ou deux cahiers étroits mais si remplis, qui sont en résumé les *Lettres de mon oncle*, *Fromont, Jeak, l'Immortel*, *Sapho*, etc. (1), tous ses livres, toutes ses nouvelles, constamment chaque fois que, au plein d'un roman, la liste des personnages faite avec leurs âges respectifs — car ses romans, mon mari les construisait en scénarios avec l'exactitude qu'il faut à une pièce de théâtre, — au cours d'un de ses grands livres, presque toutes les notes ont rapport au sujet, et celles-ci, j'ai dû les négliger pour éviter les redites d'une œuvre très lue et très connue ; mais parfois, sans doute en ces haltes où la plume, restée en l'air, détache un instant la pensée de ce qui est le travail, une remarque se glisse, deux lignes s'intercalent, d'une écriture lumineuse et distincte et comme diminuée en une sorte de concentration d'esprit ; et l'auteur les jette à côté, craignant une confusion. Celles qui ont rapport à la guerre étaient presque toutes groupées dans ces huit mois, *Siege et Commune*, qui frappèrent tant Alphonse Daudet, où il fut mêlé à la vie propre de son pays, à la fois actif et réfléchissant, et écrivant en contre-courant des événements, ce qui fait la justesse et la sincérité de ce court journal.

Les rêves sont presque tous de sa jeunesse, c'est l'ordinaire ; chez l'enfant, le rêve tient autant de place que la vie. A mesure que les jours sont plus remplis de travail ou de préoccupations, les rêves s'éloignent et s'éloignent, et quelques-uns, ceux où l'on prend des ailes pour éviter une chute ou pour traverser un fleuve, réalisation illusoire de l'idéal, de l'impossible, ceux-là on ne les refait jamais ; ceux de mon mari semblent être tous dus à une fatigue des yeux, à cause de la couleur rouge, fruits, sang ou flamme de soleil couchant, qui se retrouve dans presque chacun. Tels que, il les aimait, ces rêves, les consignait avec soin, lui qui appréciait tant la réalité, mais fut toujours, dans sa grande œuvre de prose, le poète de sa vingtième année.

Tout à la fin de ces notes détachées, j'ai voulu donner l'ensemble non d'un projet, mais d'une esquisse de livre, de celui que je regrette le plus dans les inachevés qu'il laisse. A la fois romanesque et philosophique, cette *Caravane* devait résumer et consigner, parmi de nombreuses conversations, nos promenades, les panoramas des rivières et des champs, les traversées de rues de village, les courses de sous-bois où l'âme d'Alphonse Daudet s'exaltait vers la nature dans son langage imagé de Méridional mûri dans le Nord, c'est-à-dire mêlant le soleil et les ciels voilés, l'enthousiasme et la réflexion. Que de fois m'en avait-il parlé de cette *Caravane*, disant : « Ce sera mon livre, le préféré : j'y mettrai tout de moi-même. »

En un jour, en une seconde, vie, talent, projets, tout au gouffre, hors le suprême espoir d'un *revoy* possible, hors le souvenir, pour le présent ; cela nous reste au moins, ample et vaste autant que douloureux, enveloppant ce qui fut la bonté d'un être, le charme de sa personne et son génie qui le rapprocha de tous, le rendit accessible à tous : humain parmi les humains.

Julia A. Daudet.

## LE ROI OSCAR II

Le roi de Suède et Norvège a reçu hier, dans son salon à l'hôtel Bristol, un grand nombre de personnes parmi lesquelles les notabilités de la colonie suédoise et norvégienne. Après son déjeuner, auquel avaient été conviés M. Due et le commandant Lamy, Sa Majesté est allée rendre visite à l'infante Eulalie d'Orléans qui, revenue à Paris depuis quelques jours, s'est réinstallée au hôtel du boulevard des Invalides. De là le roi est allé visiter la Sainte-Chapelle et la Conciergerie.

De retour à l'hôtel Bristol, le roi Oscar II a reçu la visite de S. A. I. la princesse Mathilde, qui était accompagnée de Mme Espinasse.

Après avoir diné à l'hôtel, Sa Majesté

(1) De ces cahiers, quatre avaient été donnés en souvenir d'amitié à Henry Girard, Léon Lemaire, Gustave Gellroy, J.-B. Laffont, qui ont bien voulu me les confier pour faciliter mes recherches.

s'est rendue à la gare de l'Est pour prendre le train de huit heures vingt-cinq, qui le conduira aujourd'hui à Carlsruhe, chez les parents de sa belle-fille la princesse royale, qui est la fille du grand-duc de Bade et de la princesse Louise de Prusse.

Plus de deux cents personnes se trouvaient réunies sur le quai de la gare de l'Est au moment de l'arrivée du Roi. Nous avons reconnu : le lieutenant-colonel Nicolas, de la maison militaire de l'Élysée, représentant le Président de la République ; M. Delcassé, ministre des affaires étrangères ; M. Mollard, chef adjoint du protocole ; M. Mme et Mlle Due ; les membres de la légation et du consulat de Suède et Norvège ; la comtesse Wrangel, Mme Ogden, une charmante Américaine ; M. et Mme Hugues Le Roux ; les commissaires généraux de Suède et de Norvège à l'Exposition de 1900, et les notabilités de la colonie suédoise-norvégienne.

Les femmes, très nombreuses, portaient presque toutes de magnifiques gorges de fleurs. La plus belle était celle offerte par Mme E. Fourton, tout en roses entrelacées de rubans aux couleurs nationales de Suède et de Norvège. Toutes ces fleurs ont été portées dans le wagon royal, et le Roi a promis aux donateurs de les offrir en leur nom à la reine Sophie et à la princesse royale qui l'accompagnera, dans les premiers jours de la semaine prochaine, à Vresbaden.

Après un long entretien avec M. Delcassé et le lieutenant-colonel Nicolas, Sa Majesté a serré la main à toutes les personnes présentes, qui formaient autour de lui un grand cercle. Au moment où le chef de gare est venu annoncer au souverain l'heure du départ, les membres de la colonie suédoise et norvégienne ont entonné leur hymne national. Le Roi et tous les assistants se sont découverts. Le souverain lui-même a uni sa voix à celles de ses sujets qui chantaient, en chœur, de leur patrie. Le chant terminé, le roi Oscar II a crié : « Vive le Roi ! » et tous, après lui, ont fait retentir trois fois ce hurra, suivi trois fois du cri : « Vive le Roi ! »

Nous étions profondément ému et le souverain, auprès duquel nous étions, a daigné nous dire :

« Il n'y a pas de plus heureux moments que de me sentir aimé de mon peuple, comme un père est aimé de ses enfants. »

Montée dans son wagon, Sa Majesté est restée sur la plate-forme. Lorsque le train s'est ébranlé, le cri de « Vive le Roi ! » a éclaté de nouveau comme un tonnerre.

M. Hugues Le Roux, qui avait été le premier à le pousser, se retournant vers moi, m'a dit :

« Crions : Vive le Roi ! Il le mérite, et ici c'est permis. »

Ferrari.

## LES DERNIERS JANSÉNISTES

On va célébrer aujourd'hui à Paris, et dimanche à la Ferté-Milon et à Port-Royal des Champs, ou plutôt sur l'emplacement de ce qui fut Port-Royal des Champs, le deuxième centenaire de la mort du digne pasteur, décédé le 21 avril 1699 et enterré à Port-Royal des Champs.

On sait que le Port-Royal de Paris est occupé aujourd'hui par l'hospice de la Maternité, et que Port-Royal des Champs, dans la vallée de Chevreuse, a été rasé par ordre du Roi, en 1710. On fit plus : on détruisit le cimetière de Port-Royal des Champs, objet de vénération de la part des jansénistes ; les corps furent dispersés dans d'autres cimetières, sans indication d'aucune sorte ; le cercueil de Racine trouva grâce devant cette profanation et fut transporté à Saint-Etienne du Mont, où il est encore.

Quant aux dalles funéraires du cimetière profané, elles avaient été transportées pêle-mêle, et en partie brisées, dans le cimetière de Magny-le-Deux-Hameaux, petite commune voisine de Trappes, sur la ligne de Rambouillet. Il y a une trentaine d'années, le curé de Magny trouva ces pierres tumulaires — parmi lesquelles celles de Racine, d'Arnauld et de Nicole — et les fit sceller dans le mur intérieur de son église.

C'est aussi à Magny que se trouve la maison mère et le dernier refuge des Sœurs de Sainte-Marthe, Sœurs hospitalières jansénistes qui ont longtemps desservi plusieurs hôpitaux de Paris.

Dispersées pendant la Révolution, les Sœurs de Sainte-Marthe se sont réorganisées en 1810, sous le patronage de Napoléon I<sup>er</sup>, et elles ont desservi, jusqu'après la guerre de 1870, l'hôtel-Dieu, l'hôpital Saint-Antoine et l'hôpital Beaujon, à Paris, et d'autres hôpitaux en province.

Les anciens élèves de Louis-le-Grand se rappellent sans doute la Sœur infirmière, la Sœur Adrien, qui était de la congrégation de Sainte-Marthe. Elle est morte presque centenaire, irréductible dans sa foi janséniste et préférant mourir sans sacrements, plutôt que d'abjurer les doctrines de Jansénisme.

Inutile de dire que les Sœurs de Sainte-Marthe n'ont jamais obtenu de Rome la reconnaissance de leur réorganisation. Aussi ont-elles eu à lutter à la fois contre le clergé et contre les laïcs. Elles étaient encore dix-neuf en 1882 ; elles n'étaient plus que onze, dix ans plus tard, et c'est à peine s'il en reste, à Magny, quatre ou cinq. Elles portent la robe noire et le bonnet blanc tuyaillé.

Il n'y a plus en France de clergé janséniste, sauf peut-être quelque prêtre, ici ou là. Une congrégation de Frères hospitaliers, appelés les Frères Tabourin, a disparu au commencement du siècle.

Royer-Collard fut le dernier janséniste qui ait laissé un nom historique. Aujourd'hui, on retrouvera difficilement quelques jansénistes en France, sauf à Lyon et à Paris. On nous dit qu'un professeur en Sorbonne appartient à ce groupe de catholiques qui, un instant, faillit se fonder avec les « vieux catholiques », par le docteur Reichenow, en Bavière, et M. Hyacinthe Loyson, à Paris.

Les « vieux catholiques » ont à peu près disparu, et les jansénistes n'ont plus d'organisation religieuse qu'en Hollande, où s'était réfugié le P. Quenel. Là, ils ont un clergé, un séminaire qui est à Hamersfoort, un archevêque, à Utrecht, et deux évêques, l'un à Harlem et l'autre à Deventer. C'est l'évêque de Deventer, qui, en 1873, fit du docteur Reichenow un évêque, pour les « vieux catholiques ».

A Port-Royal des Champs, il n'y a plus qu'une chapelle commémorative, élevée sur l'emplacement du cimetière profané. Un vieux janséniste en est le gardien.

Il sera intéressant de voir, à la cérémonie de demain et de dimanche, combien de jansénistes français, échappés au naufrage, représenteront la grande école des Arnauld et des Nicole, la doctrine triste et sévère de la prédestination, qui nous a légués les Christis menaçants, les bras élevés et non étendus sur la croix. Tous nos crucifix d'ivoire, œuvres du dix-huitième siècle, avec les bras élevés, sont des crucifix jansénistes. Le crucifix romain a les bras étendus, ouverts à tous les pécheurs.

Jean Villemer.

## LA JOURNÉE

Vendredi 21 avril

Courses à Maisons-Laffitte (2 h.).

Premières : A la Galté, les *Sœurs Gaudichard*, au Nouveau-Théâtre, les *Deux Dentistes*, la *Dernière Soirée de Brumant*.

A la Société de géographie : Assemblée générale (allocation de M. Milne-Edwards, rapport du baron Hulot sur les prix décernés et conférence de M. Clozel : Situation générale de la Côte d'Ivoire, l'occupation de Bondoukou, l'aire d'assèchement) (8 h. 1/2 du soir, 184, boulevard Saint-Germain).

Le bicentenaire de Racine : A 10 h. 1/2 du matin, solennité religieuse à Saint-Etienne du Mont, où est inhumé le poète ; le soir, représentations traditionnelles à la Comédie-Française et à l'Odéon.

Conférence : M. Pabbé Rinz, aumônier, l'Aumônerie militaire en France depuis Pabin le Breton (8 h., Cercle de la rue du Luxembourg, 48).

La charité : A l'hôtel Gorkhachow, 73, rue de Varenne, vente organisée par le comte de Gournay (aujourd'hui et demain). — Au Palais de Glace, exposition culinaire, au profit de l'Union philanthropique de l'Alimentation (jusqu'au 30 avril).

## Le Monde et la Ville

SALONS

Soirée de comédie, avant-hier, chez la baronne Thérèse, Mlle Brandt et M. Le Bary, très applaudis dans la *Nuit d'Octobre*, de Musset, ont partagé leur succès avec Mlle Mlle Bertin, dans *l'Étincelle*, de Pailleron. Parmi les invités :

Duc et duchesse de Lesparre, duc et duchesse d'Albion, duchesse de Reggio, princesse de la Tour d'Auvergne, princesse Sibiry, marquis et marquise de Nanteuil-Vaucourt, marquis de Isnard, marquis et marquise de Laroche, marquis de Broc, comtesse de Brigue, comte et comtesse de Castries, comte et comtesse Corde, comte et comtesse de Saligny, comte et comtesse de Pange, comte et comtesse de Lur-Saluces, comte et comtesse E. de Dreux-Brézé, comte et comtesse Duchaumont, comte et comtesse de Kersaint, comte et comtesse de Montaigny, comte et comtesse de Noailles, vicomtesse de Jumilhac, comtesse Roger de Barbençon, comte et comtesse Joseph de Gabcina, comte et comtesse de Gabcina, etc.

— Matinée musicale très intéressante, mardi dernier, chez la comtesse de La Morlière, dans son hôtel de la rue Boissière. Au programme : des œuvres de la vicomtesse de Grandval, remarquablement interprétées par Mlle Jane Bathory et M. Paul Devaux, et accompagnées par l'auteur. Leur grand succès a été partagé par Mlle Henriette Ellis, la charmante harpiste âgée de treize ans ; par le violoniste Maurice Rauscher, et par le pianiste Sardent qui a dit à ravir des poésies de Mme Rostand et de Sully Prudhomme.

— Très brillante, la deuxième matinée musicale donnée chez M. Sébastien B. Schlesinger et sa fille la baronne de Reinbitt. On a beaucoup applaudi Mme Howland, l'excellente violoniste ; M. Gautier, M. Ciampi, la baronne de Reinbitt et Mlle Schlesinger.

— Le mariage du marquis de La Fresnaye et de la marquise née Bonneval vient d'être annulé en Cour de Rome. A cette occasion, la comtesse de Bonneval et sa fille ont été reçues, le 19, à peu de jours, en audience privée par S. S. Léon XIII, dont la santé est entièrement rétablie.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Le prince Mehmet Ali-pacha, frère du Khédivé, accompagné de son aide de camp Mohamed Yaver, est arrivé à Paris, venant du Caire. Il est descendu à l'Imperial Hotel.

— Descendus à l'hôtel Chatham : M. Ferdinand W. Peck, commissaire général des Etats-Unis à l'Exposition de 1900, et Mme Peck ; M. B. D. Woodward, commissaire-adjoint, M. J. H. Mac Gibbons, directeur de l'Exposition de 1900.

— Descendus à l'hôtel Ritz : l'honorable Ivor Guest, M. F. Foa et lord Ragot.

MARIAGES

— Hier, on a célébré, à Saint-Philippe du Roule, au milieu d'une nombreuse assistance, le mariage de M. Georges Bonnefous, avocat à la Cour d'appel, ancien chef adjoint du cabinet du ministre des colonies, avec Mlle Marie-Cécile de Saint-Philippe, fille de M. Léon Weil, directeur des manufactures de l'Etat.

Une nombreuse assistance témoignait de la sympathie qu'inspirent les deux familles. Les témoins étaient, pour le marié : M. L. Périer, et M. Colaco Osorio ; pour la mariée : M. Durangel, ancien conseiller d'Etat, et M. Georges Gallo, maire de Croissy.

Dans l'assistance :

Général Parnaud, chef du cabinet du ministre de la guerre ; général Basso, membre de l'Institut ; M. Delatour, conseiller d'Etat, et M. Jober, directeur général des manufactures de l'Etat ; M. Schelling, de l'Institut ; M. de Foville, directeur de la Manufacture de Saint-Etienne ; M. de Sévère, directeur des manufactures de l'Etat ; MM. Touvet, Grouvelle et Morel, directeurs des manufactures de l'Etat ; Mme Grouvelle, Mme Morel, M. Bixio, Ellissen, Angulo, Em. Peire, Maurice Peire, Bosquet, Rouam, Peste, de Fonderville, de Lavallée, baron d'Espelette, Sudrie, André, Baccillo de Littièvre, Schwartz, Boca, Cronier, etc.

— A Saint-Pierre de Chailloy a été béni, avant-hier, le mariage de M. Gaston Symonet avec Mlle Louise Brinart. Les témoins étaient, pour la mariée : le comte de Mont-Réal et M. Henry Vaisse ; pour la mariée : le baron Brinard et M. Albert Pignatelli.

— Le mariage de lord Crewe avec lady Margaret Primrose, fille du comte de Rosebery et de la comtesse défunte, née Hannah de Rothchild, a été célébré hier à l'abbaye de Westminster.

La fiancée portait une robe duchesse en satin blanc. La cérémonie a été très brillante, sur une seconde jupe en vieille dentelle d'Alençon ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette. La trousse de Cour était enrichie de diamants.

LL. AA. RR. le prince de Galles et le duc de Cambridge assistaient à la cérémonie, avec tout le grand monde londonien.

Les jeunes mariés ont quitté hier soir Londres, pour passer leur lune de miel à Welbeck Abbey.

DEUIL

— M. Charles Friedel, le chimiste bien connu, membre de l'Académie des sciences, officier de la Légion d'honneur, est mort hier à Montauban, à l'âge de 67 ans.

Né à Strasbourg, M. Charles Friedel vint à Paris pour suivre les cours de la Faculté des sciences, et se fit recevoir licencié ès sciences physiques. Il continua l'étude de la chimie, sous la direction de Wurtz et devint conservateur des collections de l'Ecole des Mines. Nommé maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, il fut nommé, en 1876, professeur de minéralogie à la Faculté des sciences ; il passa à la chaire de chimie organique en 1884, et fut élu membre de l'Académie des sciences le 10 juillet 1878, en remplacement de Regnault.

En 1889, il fut nommé assesseur du doyen de la Faculté des sciences.

On doit à M. Friedel la fondation, en 1896, du laboratoire de chimie appliqué, qui rend les plus grands services à l'industrie.

— Nous apprenons la mort : — Du prince Henri de Lucinge-Faucigny, frère du prince de Lucinge-Faucigny, ancien député des Côtes-du-Nord, du prince Louis de Lucinge-Faucigny, du prince René de Lucinge-Faucigny et de la marquise Pallavicino-Mossi. La maison de Lucinge-Faucigny est allée à la maison royale de Savoie. Le défunt avait servi, au titre étranger, comme officier supérieur, dans le régiment de Savoie-Cavalerie. Le prince Henri de Lucinge-Faucigny avait épousé Mlle de Chavaudon et habitait le château de Saint-Maur, près Troyes, où il était universellement aimé et estimé, en raison de son inépuisable charité. — De M. Auguste Mesnard, ancien ingénieur en chef des établissements Caill, ancien vice-président de la Société des anciens élèves des Ecoles nationales d'arts et métiers, décédé à l'âge de 72 ans. Ses obsèques seront célébrées aujourd'hui, à midi, à Saint-Pierre de Chailloy.

— De M. Emile Thiers, ancien conseiller municipal de Roubaix, décédé en cette ville, à l'âge de 47 ans. — De Mme Miellet, femme du président de la Chambre de commerce d'Arménieres ; — De Mme de Rémondin, née du Buc de Marcussy, décédée au château de Laborde (Dordogne) ; — De M. Charles Valois, homme de lettres, auteur dramatique, ancien président de la Société des gens de lettres, décédé à l'âge de 68 ans. — De M. A. Simonneau, ancien conseiller municipal de Paris et ancien conseiller général de la Seine.

Ferrari.

— On ne pouvait s'attendre à trouver dans le somptueux décor Empire de la maison « Yane », qui est une des curiosités de Paris, des parfums semblables à tous les autres.

L'industriel de goût rare et délicat qui a édifié, rue Royale, cette artistique reconstitution, y prodigue, en effet, des créations dignes de la clientèle raffinée qu'il possède déjà, et dont les suaves parfums sont une précieuse récompense de son effort.

Sous le titre, doucement évocateur, de « Parfums de la Douairière », il a réuni la plus parfaite collection d'extraits et d'essences nouvelles que puisse rêver une élégante. *Genêt d'Espagne*, *Verbena*, *Yasme*, *Magnolia*, vingt autres encore, sont les noms gracieux de ces parfums au caractère subtil, aux nuances délicates et durables vertus. Et quelle simplicité dans les cristaux taillés, ornés d'étiquettes toutes blanches, qui enferment ces exquis choses ! Tout cela est confortable, sobre et beau, sans prétention à l'effet.

La parfumerie « Yane » fera honneur au Paris de l'Exposition.

## A l'Etranger

NOUVELLES

ITALIE

LE VOYAGE DES SOUVERAINS

Sassari, 20 avril. — Les souverains ont visité aujourd'hui Alghero, où ils ont reçu les hommages des autorités et de l'évêque. La population les a acclamés.

EN L'HONNEUR DE M. LEYGUES

Rome, 20 avril. — Hier soir, M. Barrère a donné un dîner en l'honneur du ministre de l'Instruction publique et de Mme Leygues. Le personnel de l'ambassade, les directeurs de l'Ecole d'archéologie, de la villa Médicis et les pensionnaires y assistaient.

M. Leygues a fait visite à l'amiral Canavaro et à M. Baccelli, ministre de l'Instruction publique. Leurs entretiens ont été particulièrement cordiaux.

Les deux ministres italiens ont rendu sa visite à M. Leygues à la villa Médicis.

ESPAGNE

M. de LEON Y CASTILLO ET LE GOUVERNEMENT

Madrid, 20 avril. — M. Silveira aurait déclaré à M. de Leon y Castillo qu'il serait maintenu à l'ambassade d'Espagne à Paris, bien qu'il appartienne au parti libéral, parce que, sur avis, les membres du corps diplomatique représentent à l'étranger leur nation et non pas le gouvernement de leur pays.

Le ministre de l'intérieur, parlant des questions intéressant l'ordre public, aurait déclaré que le gouvernement continue à prendre des mesures de précaution afin d'éviter toute surprise fâcheuse.

LES ÉLECTIONS

Madrid, 20 avril. — La proclamation des résultats du scrutin pour l'élection des députés a eu lieu aujourd'hui à Madrid.

Le candidat républicain a déposé une protestation.

Le bruit court que des désordres se sont produits à Murcie à la suite de la proclamation des votes.

## LES AMÉRICAINS AUX PHILIPPINES

Les nouvelles des Philippines sont mauvaises pour les Etats-Unis.

Il y a trois jours, on apprenait, non sans surprise, que le général Lawton, qui opérait dans l'est de Manille, du côté de la lagune de Bay, avait brusquement rétrogradé sur la capitale. On en avait conclu, au premier abord, que le général était venu au secours des brigades qui se trouvaient en plus ou moins bonne situation autour de Manille.

Il n'en était rien : le général Lawton a évacué la ville de Santa-Cruz où était son quartier général, à la suite d'un échec ou mieux de deux échecs.

Une dépêche, dont le texte avait été altéré dans la transmission, avait laissé croire avant-hier qu'un incident fâcheux était survenu. Un nouveau télégramme arrivé le lendemain a confirmé les appréhensions qu'on avait éprouvées et appris qu'un lieutenant et quatorze hommes du croiseur *Yorktown* avaient été capturés et faits prisonniers.

Ce n'est pas tout : presque au même moment une colonne de 140 officiers et soldats a été traitée par ses guides qui les ont conduits dans une embuscade, où tous les Américains ont été capturés jusqu'au dernier.

Dans les cercles militaires on discute passionnément le retrait du général Lawton et l'évacuation de Santa-Cruz, où les insurgés se sont empressés de revenir. On commente non moins vivement le propos du même général disant qu'il faudrait au moins 100,000 hommes pour venir à bout des insurgés.

Au nord de Manille, la situation n'est

pas excellente. Le général Mac Arthur est complètement immobilisé et n'a pu encore avancer de deux kilomètres au delà de Malolos, depuis qu'il s'est emparé de cette ville. Une reconnaissance a appris que les Philippins étaient, dans les environs, solidement retranchés. Bref, tout ne va pas comme sur des roulettes, dans cette occupation des Philippines !

Marc Landry.

## LE PARC BEAUSEJOUR

L'extraordinaire développement qu'ont pris, dans ces dernières années, les banlieues de Paris, montre combien s'est accentué le goût et le besoin d'habiter hors la ville. Dans une maison où l'on est bien chez soi, on jouit mieux de la vie de famille, et les enfants, élevés au grand air, grandissent pleins de force et de santé.

Les Parisiens apprendront donc avec plaisir qu'une Société vient de se constituer pour lotir une partie de la forêt de Sainte-Geneviève.

Le Parc Beausejour, entièrement boisé, situé à 100 mètres d'altitude, entouré de 800 hectares de bois et de vastes plaines, est dans une situation exceptionnelle où les conditions hygiéniques sont de premier ordre. L'analyse de l'air, effectuée par le Laboratoire municipal de Paris, a trouvé 750 bactéries au m. c., alors qu'à Paris on constate la présence en moyenne de 12,000 et en été de 80,000 bactéries au m. c.

Le Parc Beausejour est à 30 minutes de Paris. Les nouvelles gares que la Compagnie d'Orléans ouvrira en 1900 à la Cour des comptes et à la place Saint-Michel, au centre de Paris, y conduiront par la station d'Epinay-sur-Orge.

Pour faciliter la visite, en dehors des trains réguliers, un train spécial sera mis à la disposition du public tous les dimanches, à partir du 30 avril.

Des billets, en nombre limité, seront délivrés pour ces trains spéciaux au bureau du Parc Beausejour, 21, boulevard Saint-Germain.

Le prix des terrains boisés est fixé de 1 fr. 50 le mètre, payable en 36 mensualités ou 15 %, de remise au comptant.

C'est un véritable placement avantageux dont il faut savoir profiter. Les prix doubleront après l'ouverture des nouvelles gares, car, avant peu, le Parc Beausejour sera le Vésinet de la ligne d'Orléans.

Paul Bernier.

## UNE LETTRE DE M. JOSEPH FABRE

Paris, le 20 avril 1899.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Le Temps de ce soir, après avoir reproduit le récit de l'Aurore, déclare que M. Chovet, sénateur de l'Oise et maire de Compiègne, n'a pas jugé utile ni convenable de faire confiance aux reporters qui sont venus l'interroger de la conversation qu'il a eue avec le commandant Gallet, le jour même du suicide du colonel Henry.

Dans une certaine mesure nous comprenons cette réserve ; mais il s'agit ici d'un grand devoir à remplir, car les intérêts supérieurs de la vérité et de la justice sont en jeu.

M. Chovet permettra donc à un de ses amis amicaux qu'il a fait, il y a longtemps, un récompte de ses faits renouvelés et confirmés depuis, de lui poser cette question : N'est-ce pas très exactement comme il suit, que l'honorable sénateur a raconté et raconte les faits ?

« C'était le jour où les journaux annonçaient le suicide du colonel Henry. Je rentrais à Compiègne par un train de l'après-midi. Dans le parc entre la gare et mon domicile, j'aperçus, place Saint-Jacques, un groupe de trois officiers qui me saluèrent tout en m'appelant. »

« Il me fut demandé par l'un des trois, ou plutôt par tous les trois ensemble, car ils avaient l'air très préoccupés : « Est-ce donc vrai la nouvelle du suicide d'Henry, annoncée par les journaux ? —



à la grande idée de la Paix. Il faut ajouter que la coïncidence entre les événements présents et ceux du roman de M. Louis Couperus est purement fortuite. « Paix universelle » est une œuvre d'art désintéressée dont la publication en Hollande date d'ailleurs de 1895.

La *Revue hebdomadaire* publie également un récit de voyage en Russie en 1734, par un officier français, voyage forcé, du reste, puisque l'auteur, d'Agay de Myon, y était prisonnier de guerre.

Le Liseur.

## M. EDUARD DRUMONT A ALGER

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Alger, 20 avril.

Quand M. Edouard Drumont débarque sur le quai d'Alger, les horloges marquent exactement cinq heures. C'est un moment historique. Tout le monde est à son poste. Le boulevard est bondé d'antiquaires, le palais consulaire rempli de troupes, et il n'est pas une jolie femme qui ne porte au corsage la fleur bleue de l'antiquité. Le soleil lui-même, en bon algérien, n'a pas voulu rater une aussi belle manifestation, et il envoie ses derniers feux à Drumont ! Heureux député ! Il paraît, et les coups battent. Les orchestres éclatent, les *Marseillaises* vibrent. Si le canon de l'armistice se tait, c'est qu'il ne connaît pas son devoir. « Vive Drumont ! » On se l'arrache, on l'embrasse, on le couvre de douze palmes et de multiples bouquets. Déjà sanglé d'une large écharpe tricolore, M. Drumont succombe sous les drapeaux, ne sait plus où donner de la tête, à lui livrer ses mains. Il n'a plus qu'une force, celle de crier : « A bas les juifs ! » Un grondement de tonnerre lui répond. Le maire recommande le calme, et le cortège se dirige vers l'Hôtel de Ville qui s'est mis en grande toilette d'arbustes et de trophées.

Les réflexions s'échangent : « A-t-il l'air heureux ! » « Comme il se porte bien ! » Tout le monde applaudit. Et qui donc voudrait gâter une joie aussi pure ?

À l'arrivée du cortège devant la mairie se déchaîne encore un ouragan de foule, et lorsque le champagne offert par la municipalité a rempli les coupes, M. Drumont se met au balcon : « Merci de votre inoubliable accueil. Vive Régis ! Liberté ! » Alors, il pousse quatre vivats successifs pour la République, et termine invariablement par : « A bas les juifs ! »

Un vieux bonhomme s'écrit, avec un air navré : « Si on veut que nous donnions l'heure, nous irons le chercher ! »

M. Drumont se rend ensuite aux bureaux de l'*Express algérien*, et de là au Royal-Hôtel, où il prend un repos bien mérité dans son salon encombré de roses. Les Algériens l'ont donc reçu à bras ouverts et à grands cris. Voilà qui est entendu. Les sifflets se sont cachés dans les coudes.

Quand tant d'électeurs témoignent tant d'affection exubérante à leur député, après plusieurs mois d'odieux parlementarisme, c'est évidemment qu'ils ont à lui demander quelque chose, sinon un emploi dans les douanes ou les tabacs, au moins une toute petite faveur. Des emplois, si donc ! M. Drumont ne peut et ne daigne.

Mais alors que voulait ce peuple ? Oh ! presque rien. Il posait au député antisémite une question qui dominait le bruit : « Avez-vous des nouvelles du décret Crémieux ? Où en est-il ? Comment va-t-il ? » Et le député n'aura pas manqué de répondre, sûrement inquiet : « Mal, très mal, mes amis ; il est à toute extrémité ! »

R. Marie-Lefebvre.

## TOUS PROPRIÉTAIRES

Avoir une propriété à moins d'une demi-heure de la place de la Concorde et de l'Exposition n'est plus l'apanage des grosses fortunes. Les plus modestes peuvent réaliser ce rêve, puisque la nouvelle gare d'Orléans met le Parc de la Faisanderie, situé à Ablon, à 20 minutes seulement du quai d'Orsay. On trouve encore actuellement dans ce joli parc de terrain à 3 fr. 50 le mètre. S'adresser sur place à Ablon ou à la direction du lotissement du Parc de la Faisanderie, 61, rue des Petits-Champs, à Paris.

## Le Pèlerinage National

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Lourdes, 20 avril.

Sous les éclats du soleil levant, les cimes des monts pyrénéens resplendissent de la blancheur des neiges éternelles, les cloches de la basilique et des chapelles tintent joyeusement. Pendant toute la nuit que des milliers de pèlerins ont passée blanche, l'animation a été considérable autour de la grotte. Malgré le nombre des autels, deux mille prêtres au moins n'ont pu célébrer la sainte messe. De minuit à neuf heures du matin, vingt-cinq mille communions ont été données.

Dès l'aube, les derniers trains transportant l'arrière-garde du grand pèlerinage se succèdent dans la gare de Lourdes. Le gros de cette arrière-garde est composé de sept mille Bayonnais, Basques et Béarnais. Comme les croix devant Jérusalem, à la vue de la grotte superbement illuminée, ils poussent des acclamations enthousiastes.

À dix heures, Mgr Jauffret, évêque de Bayonne, entouré de cinq prélats et de plus de mille prêtres du clergé régulier et séculier, célèbre le sacrifice de la messe. Autour de l'autel sont groupés les bannières et les drapeaux. À l'évangile, le père Elourneau a pris la parole. Sa voix claire et chaude, qu'accompagne en sourdine le murmure des fleurs du Gave, est écoutée avec un religieux assentiment. Pourquoi faut-il que, sans un motif appréciable, par des souvenirs historiques inopportuns, il ait blessé les consciences des royalistes si nombreux qui l'écoutaient ? Un superbe mouvement d'éloquence a fait oublier ce léger incident quand l'orateur a remercié ses auditeurs de s'être découverts chaque fois que, dans son discours, il avait prononcé le nom du Christ.

Oh ! oui, messieurs, a-t-il ajouté, saluez le Christ qui aime les Français, saluez-le de vos acclamations. Alors, cinquante mille hommes ont levé les mains vers le ciel et ont poussé le cri unanime de : « Vive Notre Seigneur Jésus-Christ ! » Cette manifestation de foi et d'enthousiasme est impossible.

Après la messe, l'abbé Garnier a procédé aux cérémonies dont nous avons parlé hier, notamment à l'acte de consécration au Sacré-Cœur de Jésus ; puis il a donné lecture d'un télégramme du cardinal Rampolla, envoyant les félicitations et la bénédiction apostolique du Pape. Les catholiques acclament Léon XIII.

La foule s'est retrouvée compacte, dans l'après-midi, sur le parvis de l'église du Bonheur, pour les dernières cérémonies. Ce soir encore, embrasement de la basilique et procession aux flambeaux. Demain, à midi, les cinquante mille pèlerins auront tous quitté Lourdes.

Parmi les notabilités qui ont assisté à ces fêtes splendides, autour du général de Chanaleilles, nous citerons : MM. le comte de Mun, Lagues, Henri Lasserre, François Veullot, Jacques Bion, etc.

Je ne peux clore ces lignes sans mentionner ce que chacun a pu constater : c'est que dans cette masse énorme de catholiques on n'a pas

eu à signaler le moindre incident fâcheux. Tout s'est passé avec un ordre absolu et un calme parfait. Le catholicisme est une grande école de respect, disait Mgr Dupanloup. Il y a des partis politiques qui ne pourraient pas en dire autant.

Jules Aubert.

## Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les infortunes recommandées par le *Figaro*, de St-L., un mandat de 10 francs.

LA SANTÉ PUBLIQUE

Le chiffre des décès commence à se rapprocher de la normale. Dans la semaine qui vient de s'écouler, il a été de 1,427, alors qu'il avait été de 1,311 la semaine précédente et de 1,333 la semaine antérieure. La moyenne des semaines d'avril étant de 1,039, cela ne fait plus que 38 au-dessus.

Les maladies inflammatoires des organes de la respiration — notamment la grippe — tendent à diminuer, il y a tout lieu d'espérer que, d'ici peu, le chiffre des décès sera ramené à la moyenne.

On a célébré à Paris 630 mariages et enregistré la naissance de 1,430 enfants vivants, 501 garçons et 929 filles.

LE CRIME DE CHOISY-LE-ROI

Nous avons raconté, hier, que la justice avait à sa disposition l'assassin de la jeune Louise Martin, tuée à Choisy-le-Roi, après avoir été victime d'un odieux attentat.

L'auteur de ce crime monstrueux, qui avant-hier n'avait fait que des demi-aveux aux magistrats chargés de l'interrogatoire, s'est décidé hier, pendant la reconstitution à eu lieu à Choisy-le-Roi, à compléter ses déclarations.

A huit heures et demie, le criminel, conduit par des agents de la Sûreté, était amené en voiture au champ Corvol où se trouvaient déjà réunis MM. Lemerrier, juge ; Cochefert, Lespine, commissaire de la localité, et M. Anthony Aubin, avocat de l'inculpé.

Sauton ne fut pas long à confesser toute la vérité, sur l'acte qui avait entraîné la mort de la jeune Louise Martin. Il déclara qu'il ne se souvenait plus de la scène, car elle ne se dégageait pas de sa mémoire. Il déclara qu'il avait eu un moment où il avait poussé des cris atroces, qu'il avait comprimé la bouche avec son baret. Je vis alors aller et venir des lumières dans le village, et craignant qu'on me surprît, je saisis la petite dans mes bras et j'allai la précipiter dans la Seine. Elle était évanouie, car elle ne se dégageait pas de sa mémoire.

M. Drumont se rend ensuite aux bureaux de l'*Express algérien*, et de là au Royal-Hôtel, où il prend un repos bien mérité dans son salon encombré de roses. Les Algériens l'ont donc reçu à bras ouverts et à grands cris. Voilà qui est entendu. Les sifflets se sont cachés dans les coudes.

Quand tant d'électeurs témoignent tant d'affection exubérante à leur député, après plusieurs mois d'odieux parlementarisme, c'est évidemment qu'ils ont à lui demander quelque chose, sinon un emploi dans les douanes ou les tabacs, au moins une toute petite faveur. Des emplois, si donc ! M. Drumont ne peut et ne daigne.

Mais alors que voulait ce peuple ? Oh ! presque rien. Il posait au député antisémite une question qui dominait le bruit : « Avez-vous des nouvelles du décret Crémieux ? Où en est-il ? Comment va-t-il ? » Et le député n'aura pas manqué de répondre, sûrement inquiet : « Mal, très mal, mes amis ; il est à toute extrémité ! »

R. Marie-Lefebvre.

## TOUS PROPRIÉTAIRES

Avoir une propriété à moins d'une demi-heure de la place de la Concorde et de l'Exposition n'est plus l'apanage des grosses fortunes. Les plus modestes peuvent réaliser ce rêve, puisque la nouvelle gare d'Orléans met le Parc de la Faisanderie, situé à Ablon, à 20 minutes seulement du quai d'Orsay. On trouve encore actuellement dans ce joli parc de terrain à 3 fr. 50 le mètre. S'adresser sur place à Ablon ou à la direction du lotissement du Parc de la Faisanderie, 61, rue des Petits-Champs, à Paris.

## Le Pèlerinage National

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Lourdes, 20 avril.

Sous les éclats du soleil levant, les cimes des monts pyrénéens resplendissent de la blancheur des neiges éternelles, les cloches de la basilique et des chapelles tintent joyeusement. Pendant toute la nuit que des milliers de pèlerins ont passée blanche, l'animation a été considérable autour de la grotte. Malgré le nombre des autels, deux mille prêtres au moins n'ont pu célébrer la sainte messe. De minuit à neuf heures du matin, vingt-cinq mille communions ont été données.

Dès l'aube, les derniers trains transportant l'arrière-garde du grand pèlerinage se succèdent dans la gare de Lourdes. Le gros de cette arrière-garde est composé de sept mille Bayonnais, Basques et Béarnais. Comme les croix devant Jérusalem, à la vue de la grotte superbement illuminée, ils poussent des acclamations enthousiastes.

À dix heures, Mgr Jauffret, évêque de Bayonne, entouré de cinq prélats et de plus de mille prêtres du clergé régulier et séculier, célèbre le sacrifice de la messe. Autour de l'autel sont groupés les bannières et les drapeaux. À l'évangile, le père Elourneau a pris la parole. Sa voix claire et chaude, qu'accompagne en sourdine le murmure des fleurs du Gave, est écoutée avec un religieux assentiment. Pourquoi faut-il que, sans un motif appréciable, par des souvenirs historiques inopportuns, il ait blessé les consciences des royalistes si nombreux qui l'écoutaient ? Un superbe mouvement d'éloquence a fait oublier ce léger incident quand l'orateur a remercié ses auditeurs de s'être découverts chaque fois que, dans son discours, il avait prononcé le nom du Christ.

Oh ! oui, messieurs, a-t-il ajouté, saluez le Christ qui aime les Français, saluez-le de vos acclamations. Alors, cinquante mille hommes ont levé les mains vers le ciel et ont poussé le cri unanime de : « Vive Notre Seigneur Jésus-Christ ! » Cette manifestation de foi et d'enthousiasme est impossible.

Après la messe, l'abbé Garnier a procédé aux cérémonies dont nous avons parlé hier, notamment à l'acte de consécration au Sacré-Cœur de Jésus ; puis il a donné lecture d'un télégramme du cardinal Rampolla, envoyant les félicitations et la bénédiction apostolique du Pape. Les catholiques acclament Léon XIII.

La foule s'est retrouvée compacte, dans l'après-midi, sur le parvis de l'église du Bonheur, pour les dernières cérémonies. Ce soir encore, embrasement de la basilique et procession aux flambeaux. Demain, à midi, les cinquante mille pèlerins auront tous quitté Lourdes.

Parmi les notabilités qui ont assisté à ces fêtes splendides, autour du général de Chanaleilles, nous citerons : MM. le comte de Mun, Lagues, Henri Lasserre, François Veullot, Jacques Bion, etc.

Je ne peux clore ces lignes sans mentionner ce que chacun a pu constater : c'est que dans cette masse énorme de catholiques on n'a pas

eu à signaler le moindre incident fâcheux. Tout s'est passé avec un ordre absolu et un calme parfait. Le catholicisme est une grande école de respect, disait Mgr Dupanloup. Il y a des partis politiques qui ne pourraient pas en dire autant.

Jules Aubert.

## Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les infortunes recommandées par le *Figaro*, de St-L., un mandat de 10 francs.

LA SANTÉ PUBLIQUE

Le chiffre des décès commence à se rapprocher de la normale. Dans la semaine qui vient de s'écouler, il a été de 1,427, alors qu'il avait été de 1,311 la semaine précédente et de 1,333 la semaine antérieure. La moyenne des semaines d'avril étant de 1,039, cela ne fait plus que 38 au-dessus.

Les maladies inflammatoires des organes de la respiration — notamment la grippe — tendent à diminuer, il y a tout lieu d'espérer que, d'ici peu, le chiffre des décès sera ramené à la moyenne.

On a célébré à Paris 630 mariages et enregistré la naissance de 1,430 enfants vivants, 501 garçons et 929 filles.

LE CRIME DE CHOISY-LE-ROI

Nous avons raconté, hier, que la justice avait à sa disposition l'assassin de la jeune Louise Martin, tuée à Choisy-le-Roi, après avoir été victime d'un odieux attentat.

L'auteur de ce crime monstrueux, qui avant-hier n'avait fait que des demi-aveux aux magistrats chargés de l'interrogatoire, s'est décidé hier, pendant la reconstitution à eu lieu à Choisy-le-Roi, à compléter ses déclarations.

A huit heures et demie, le criminel, conduit par des agents de la Sûreté, était amené en voiture au champ Corvol où se trouvaient déjà réunis MM. Lemerrier, juge ; Cochefert, Lespine, commissaire de la localité, et M. Anthony Aubin, avocat de l'inculpé.

Sauton ne fut pas long à confesser toute la vérité, sur l'acte qui avait entraîné la mort de la jeune Louise Martin. Il déclara qu'il ne se souvenait plus de la scène, car elle ne se dégageait pas de sa mémoire. Il déclara qu'il avait eu un moment où il avait poussé des cris atroces, qu'il avait comprimé la bouche avec son baret. Je vis alors aller et venir des lumières dans le village, et craignant qu'on me surprît, je saisis la petite dans mes bras et j'allai la précipiter dans la Seine. Elle était évanouie, car elle ne se dégageait pas de sa mémoire.

M. Drumont se rend ensuite aux bureaux de l'*Express algérien*, et de là au Royal-Hôtel, où il prend un repos bien mérité dans son salon encombré de roses. Les Algériens l'ont donc reçu à bras ouverts et à grands cris. Voilà qui est entendu. Les sifflets se sont cachés dans les coudes.

Quand tant d'électeurs témoignent tant d'affection exubérante à leur député, après plusieurs mois d'odieux parlementarisme, c'est évidemment qu'ils ont à lui demander quelque chose, sinon un emploi dans les douanes ou les tabacs, au moins une toute petite faveur. Des emplois, si donc ! M. Drumont ne peut et ne daigne.

Mais alors que voulait ce peuple ? Oh ! presque rien. Il posait au député antisémite une question qui dominait le bruit : « Avez-vous des nouvelles du décret Crémieux ? Où en est-il ? Comment va-t-il ? » Et le député n'aura pas manqué de répondre, sûrement inquiet : « Mal, très mal, mes amis ; il est à toute extrémité ! »

R. Marie-Lefebvre.

## TOUS PROPRIÉTAIRES

Avoir une propriété à moins d'une demi-heure de la place de la Concorde et de l'Exposition n'est plus l'apanage des grosses fortunes. Les plus modestes peuvent réaliser ce rêve, puisque la nouvelle gare d'Orléans met le Parc de la Faisanderie, situé à Ablon, à 20 minutes seulement du quai d'Orsay. On trouve encore actuellement dans ce joli parc de terrain à 3 fr. 50 le mètre. S'adresser sur place à Ablon ou à la direction du lotissement du Parc de la Faisanderie, 61, rue des Petits-Champs, à Paris.

## Le Pèlerinage National

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Lourdes, 20 avril.

Sous les éclats du soleil levant, les cimes des monts pyrénéens resplendissent de la blancheur des neiges éternelles, les cloches de la basilique et des chapelles tintent joyeusement. Pendant toute la nuit que des milliers de pèlerins ont passée blanche, l'animation a été considérable autour de la grotte. Malgré le nombre des autels, deux mille prêtres au moins n'ont pu célébrer la sainte messe. De minuit à neuf heures du matin, vingt-cinq mille communions ont été données.

Dès l'aube, les derniers trains transportant l'arrière-garde du grand pèlerinage se succèdent dans la gare de Lourdes. Le gros de cette arrière-garde est composé de sept mille Bayonnais, Basques et Béarnais. Comme les croix devant Jérusalem, à la vue de la grotte superbement illuminée, ils poussent des acclamations enthousiastes.

À dix heures, Mgr Jauffret, évêque de Bayonne, entouré de cinq prélats et de plus de mille prêtres du clergé régulier et séculier, célèbre le sacrifice de la messe. Autour de l'autel sont groupés les bannières et les drapeaux. À l'évangile, le père Elourneau a pris la parole. Sa voix claire et chaude, qu'accompagne en sourdine le murmure des fleurs du Gave, est écoutée avec un religieux assentiment. Pourquoi faut-il que, sans un motif appréciable, par des souvenirs historiques inopportuns, il ait blessé les consciences des royalistes si nombreux qui l'écoutaient ? Un superbe mouvement d'éloquence a fait oublier ce léger incident quand l'orateur a remercié ses auditeurs de s'être découverts chaque fois que, dans son discours, il avait prononcé le nom du Christ.

Oh ! oui, messieurs, a-t-il ajouté, saluez le Christ qui aime les Français, saluez-le de vos acclamations. Alors, cinquante mille hommes ont levé les mains vers le ciel et ont poussé le cri unanime de : « Vive Notre Seigneur Jésus-Christ ! » Cette manifestation de foi et d'enthousiasme est impossible.

Après la messe, l'abbé Garnier a procédé aux cérémonies dont nous avons parlé hier, notamment à l'acte de consécration au Sacré-Cœur de Jésus ; puis il a donné lecture d'un télégramme du cardinal Rampolla, envoyant les félicitations et la bénédiction apostolique du Pape. Les catholiques acclament Léon XIII.

La foule s'est retrouvée compacte, dans l'après-midi, sur le parvis de l'église du Bonheur, pour les dernières cérémonies. Ce soir encore, embrasement de la basilique et procession aux flambeaux. Demain, à midi, les cinquante mille pèlerins auront tous quitté Lourdes.

Parmi les notabilités qui ont assisté à ces fêtes splendides, autour du général de Chanaleilles, nous citerons : MM. le comte de Mun, Lagues, Henri Lasserre, François Veullot, Jacques Bion, etc.

Je ne peux clore ces lignes sans mentionner ce que chacun a pu constater : c'est que dans cette masse énorme de catholiques on n'a pas

eu à signaler le moindre incident fâcheux. Tout s'est passé avec un ordre absolu et un calme parfait. Le catholicisme est une grande école de respect, disait Mgr Dupanloup. Il y a des partis politiques qui ne pourraient pas en dire autant.

Jules Aubert.

## Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les infortunes recommandées par le *Figaro*, de St-L., un mandat de 10 francs.

LA SANTÉ PUBLIQUE

Le chiffre des décès commence à se rapprocher de la normale. Dans la semaine qui vient de s'écouler, il a été de 1,427, alors qu'il avait été de 1,311 la semaine précédente et de 1,333 la semaine antérieure. La moyenne des semaines d'avril étant de 1,039, cela ne fait plus que 38 au-dessus.

Les maladies inflammatoires des organes de la respiration — notamment la grippe — tendent à diminuer, il y a tout lieu d'espérer que, d'ici peu, le chiffre des décès sera ramené à la moyenne.

On a célébré à Paris 630 mariages et enregistré la naissance de 1,430 enfants vivants, 501 garçons et 929 filles.

LE CRIME DE CHOISY-LE-ROI

Nous avons raconté, hier, que la justice avait à sa disposition l'assassin de la jeune Louise Martin, tuée à Choisy-le-Roi, après avoir été victime d'un odieux attentat.

L'auteur de ce crime monstrueux, qui avant-hier n'avait fait que des demi-aveux aux magistrats chargés de l'interrogatoire, s'est décidé hier, pendant la reconstitution à eu lieu à Choisy-le-Roi, à compléter ses déclarations.

A huit heures et demie, le criminel, conduit par des agents de la Sûreté, était amené en voiture au champ Corvol où se trouvaient déjà réunis MM. Lemerrier, juge ; Cochefert, Lespine, commissaire de la localité, et M. Anthony Aubin, avocat de l'inculpé.

Sauton ne fut pas long à confesser toute la vérité, sur l'acte qui avait entraîné la mort de la jeune Louise Martin. Il déclara qu'il ne se souvenait plus de la scène, car elle ne se dégageait pas de sa mémoire. Il déclara qu'il avait eu un moment où il avait poussé des cris atroces, qu'il avait comprimé la bouche avec son baret. Je vis alors aller et venir des lumières dans le village, et craignant qu'on me surprît, je saisis la petite dans mes bras et j'allai la précipiter dans la Seine. Elle était évanouie, car elle ne se dégageait pas de sa mémoire.

M. Drumont se rend ensuite aux bureaux de l'*Express algérien*, et de là au Royal-Hôtel, où il prend un repos bien mérité dans son salon encombré de roses. Les Algériens l'ont donc reçu à bras ouverts et à grands cris. Voilà qui est entendu. Les sifflets se sont cachés dans les coudes.

Quand tant d'électeurs témoignent tant d'affection exubérante à leur député, après plusieurs mois d'odieux parlementarisme, c'est évidemment qu'ils ont à lui demander quelque chose, sinon un emploi dans les douanes ou les tabacs, au moins une toute petite faveur. Des emplois, si donc ! M. Drumont ne peut et ne daigne.

Mais alors que voulait ce peuple ? Oh ! presque rien. Il posait au député antisémite une question qui dominait le bruit : « Avez-vous des nouvelles du décret Crémieux ? Où en est-il ? Comment va-t-il ? » Et le député n'aura pas manqué de répondre, sûrement inquiet : « Mal, très mal, mes amis ; il est à toute extrémité ! »

R. Marie-Lefebvre.

## TOUS PROPRIÉTAIRES

Avoir une propriété à moins d'une demi-heure de la place de la Concorde et de l'Exposition n'est plus l'apanage des grosses fortunes. Les plus modestes peuvent réaliser ce rêve, puisque la nouvelle gare d'Orléans met le Parc de la Faisanderie, situé à Ablon, à 20 minutes seulement du quai d'Orsay. On trouve encore actuellement dans ce joli parc de terrain à 3 fr. 50 le mètre. S'adresser sur place à Ablon ou à la direction du lotissement du Parc de la Faisanderie, 61, rue des Petits-Champs, à Paris.

## Le Pèlerinage National

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Lourdes, 20 avril.

Sous les éclats du soleil levant, les cimes des monts pyrénéens resplendissent de la blancheur des neiges éternelles, les cloches de la basilique et des chapelles tintent joyeusement. Pendant toute la nuit que des milliers de pèlerins ont passée blanche, l'animation a été considérable autour de la grotte. Malgré le nombre des autels, deux mille prêtres au moins n'ont pu célébrer la sainte messe. De minuit à neuf heures du matin, vingt-cinq mille communions ont été données.

Dès l'aube, les derniers trains transportant l'arrière-garde du grand pèlerinage se succèdent dans la gare de Lourdes. Le gros de cette arrière-garde est composé de sept mille Bayonnais, Basques et Béarnais. Comme les croix devant Jérusalem, à la vue de la grotte superbement illuminée, ils poussent des acclamations enthousiastes.

À dix heures, Mgr Jauffret, évêque de Bayonne, entouré de cinq prélats et de plus de mille prêtres du clergé régulier et séculier, célèbre le sacrifice de la messe. Autour de l'autel sont groupés les bannières et les drapeaux. À l'évangile, le père Elourneau a pris la parole. Sa voix claire et chaude, qu'accompagne en sourdine le murmure des fleurs du Gave, est écoutée avec un religieux assentiment. Pourquoi faut-il que, sans un motif appréciable, par des souvenirs historiques inopportuns, il ait blessé les consciences des royalistes si nombreux qui l'écoutaient ? Un superbe mouvement d'éloquence a fait oublier ce léger incident quand l'orateur a remercié ses auditeurs de s'être découverts chaque fois que, dans son discours, il avait prononcé le nom du Christ.

Oh ! oui, messieurs, a-t-il ajouté, saluez le Christ qui aime les Français, saluez-le de vos acclamations. Alors, cinquante mille hommes ont levé les mains vers le ciel et ont poussé le cri unanime de : « Vive Notre Seigneur Jésus-Christ ! » Cette manifestation de foi et d'enthousiasme est impossible.

Après la messe, l'abbé Garnier a procédé aux cérémonies dont nous avons parlé hier, notamment à l'acte de consécration au Sacré-Cœur de Jésus ; puis il a donné lecture d'un télégramme du cardinal Rampolla, envoyant les félicitations et la bénédiction apostolique du Pape. Les catholiques acclament Léon XIII.

La foule s'est retrouvée compacte, dans l'après-midi, sur le parvis de l'église du Bonheur, pour les dernières cérémonies. Ce soir encore, embrasement de la basilique et procession aux flambeaux. Demain, à midi, les cinquante mille pèlerins auront tous quitté Lourdes.

Parmi les notabilités qui ont assisté à ces fêtes splendides, autour du général de Chanaleilles, nous citerons : MM. le comte de Mun, Lagues, Henri Lasserre, François Veullot, Jacques Bion, etc.

Je ne peux clore ces lignes sans mentionner ce que chacun a pu constater : c'est que dans cette masse énorme de catholiques on n'a pas

eu à signaler le moindre incident fâcheux. Tout s'est passé avec un ordre absolu et un calme parfait. Le catholicisme est une grande école de respect, disait Mgr Dupanloup. Il y a des partis politiques qui ne pourraient pas en dire autant.

Jules Aubert.

## Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les infortunes recommandées par le *Figaro*, de St-L., un mandat de 10 francs.

LA SANTÉ PUBLIQUE

Le chiffre des décès commence à se rapprocher de la normale. Dans la semaine qui vient de s'écouler, il a été de 1,427, alors qu'il avait été de 1,311 la semaine précédente et de 1,333 la semaine antérieure. La moyenne des semaines d'avril étant de 1,039, cela ne fait plus que 38 au-dessus.

Les maladies inflammatoires des organes de la respiration — notamment la grippe — tendent à diminuer, il y a tout lieu d'espérer que, d'ici peu, le chiffre des décès sera ramené à la moyenne.

On a célébré à Paris 630 mariages et enregistré la naissance de 1,430 enfants vivants, 501 garçons et 929 filles.

LE CRIME DE CHOISY-LE-ROI

Nous avons raconté, hier, que la justice avait à sa disposition l'assassin de la jeune Louise Martin, tuée à Choisy-le-Roi, après avoir été victime d'un odieux attentat.

L'auteur de ce crime monstrueux, qui avant-hier n'avait fait que des demi



théâtre, de gros œufs d'où sortent des petits garçons ayant, au dos, des ailes de cygne.

Telle est, racontée avec les précautions nécessaires, cette curieuse fantaisie érotique, fantaisie de poète, certes ! qui ne gêne point précisément par ce qu'elle a de scabreux et d'excessif, mais plutôt par la façon dont elle transforme, en la réduisant, la légende antique, si admirable et si forte, au symbole si vaste et si haut. La musique de M. Charles Lecocq, qui, d'ailleurs, est une assez agréable musique de ballet, ne s'accorde pas toujours très bien, selon moi, avec le libretto de M. Catulle Mendès. Il y manque, ça et là, à mon sens, un peu de la subtilité voluptueuse que l'auteur a mise en sa pièce. Pourtant, la scène du dévêtement, mimée et dansée sur un rythme de valse, est jolie, et quelques autres pages de la partition ont de la verve. Pierrot, c'est Mlle Pina Invernizzi qui, dramatisant l'épisode du chant du Cygne, montre qu'il eût fallu à ce chant une mélodie moins surchargée de traits et de trilles ; le faune, c'est Mlle Chastels, originale, légère ; la Nymphe du bois, c'est Mlle Boni ; très fine, et Léda, c'est Mlle Dehelly, très belle. La chorégraphie, le décor, les costumes témoignent d'un goût d'art exquis, et il convient de dire que l'ouvrage est délicieusement « présenté ».

Alfred Bruneau.

Berlin, 19 avril 1899.

**Opéra.** — *Mudarra*, drame lyrique en quatre actes et sept tableaux, musique de M. Fernand Le Borne, livret de MM. Louis Tiercelin et Lionel Bonno.

Après nous avoir donné la *Briséis* de Chabrier, l'Opéra de Berlin, sous l'intelligente direction de M. Pierson, vient de faire représenter, mardi soir, l'œuvre d'un compositeur bien français et même de vieille race bretonne. *Mudarra*, drame lyrique en quatre actes et sept tableaux, musique de M. Fernand Le Borne, livret de MM. Louis Tiercelin et Lionel Bonno. L'Empereur allemand a bien voulu s'intéresser à cet opéra, longtemps après qu'il eût été accepté par l'intendance des théâtres royaux de Berlin. Mais, s'il en a bûlé les répétitions afin de pouvoir assister à la première, avant son départ pour Wiesbaden, c'est d'abord que le sujet de l'œuvre lui fut narré, de façon charmante, par une princesse d'origine française et toujours dévouée à la grandeur artistique de sa première patrie ; c'est ensuite parce que le drame lyrique de M. Le Borne traite avec ampleur et sérieux un des problèmes les plus passionnants, les plus angoissants de la destinée.

Don Juan peut-il être relevé par l'amour ?... Son passé de sang et de volupté ne se lèvera-t-il pas pour briser son bonheur, pour l'engloutir dans les remords ou le crime ?

Ce problème, M. Fernand Le Borne ne me semble pas l'avoir résolu, mais il en a tiré des situations intéressantes, des aperçus profonds sur le cœur humain, et surtout, au dernier acte, un cri sublime d'angoisse morale. Fumeuse, troublée, bouillonnante comme l'âme de Mudarra, parsemée d'éclairs, son œuvre ne possède pas la simplicité fougueuse des opéras de Wagner, où tout un peuple de héros vit et souffre, en proie à des passions élémentaires d'une intensité surhumaine, ni la belle lumière calme des œuvres classiques. La profondeur subtile de la pensée y nuit parfois au développement de l'action dramatique. Mais sa beauté sévère, unie à une vive sensualité, et le don très original, que l'on y retrouve, de noter de fines nuances de sentiments et d'évoquer avec puissance les cris de la chair ou affolée ou meurtrière, en font un régal pour les délicats.

Le rideau se lève sur le palais de Mudarra en Espagne. Des femmes mauresques ou égyptiennes dansent devant le maître, très las, dont le regard les suit avec ironie. « Non, l'amour n'est pas là ! pense Mudarra. Il est dans un autre pays où le cœur s'exalte dans le silence des sens où les femmes libres doivent être conquises. »

Après ce prologue d'une grâce sensuelle, l'auteur nous transporte en Bretagne, dans un carrefour, à l'entrée de Saint-Pol-de-Léon. Des paysans, des bohèmes, des routiers chantent et boivent. Mudarra, partisan de Charles de Blois vaincu, arrive, et les soudards veulent lui faire un mauvais parti. Mais le seigneur du pays, le baron d'Avranguor, survient à temps pour lui sauver la vie. Mudarra est aimé à la folie par une princesse mauresque qui l'a suivi jusqu'en Bretagne. Lui se laisse adorer, avec le

pressentiment de ne jamais être heureux, avec l'insatiable désir d'une passion éternelle, et le duo qu'il chante avec Mikla, frémissant d'une rage sensuelle à laquelle vient se mêler comme un apôtre du néant, compte parmi les plus belles pages et les plus originales de l'œuvre.

Mais bientôt sonnent les cloches bretonnes. Pèlerins et mendiants s'assemblent devant le porche de l'église. Une paix grave, solennelle, reposante comme un soir d'été, succède aux cris de la chair. Les cantiques des pèlerins s'élèvent vers Dieu et s'unissent en une prière finale où sept thèmes différents s'harmonisent. Toute la scène est d'une peinture vigoureuse, solide, enlevée avec une sûreté de touche et un coloris dignes d'un maître. La vieille Bretagne avec ses truands et ses routiers, ses mœurs patriarcales, et son mysticisme adorable, y revêt tout entière, naïve, charmante et pieuse. Parait Aliénor et aussitôt Mudarra s'éprend d'elle. L'amour pur s'éveille en son cœur. Mais, hélas ! elle est fiancée. Son père la contraint à épouser le baron d'Avranguor. Le soir de son mariage, tandis que Mikla, jalouse, forme le projet de l'empoisonner, elle rêve encore de cet inconnu qu'elle aime. L'image de Mudarra passe et repasse dans ses songes. Bientôt, c'est l'ami qui murmure à son oreille de tendres paroles. Elle se laisse aller, puis se défend, se reprend, crie au secours. Mais en vain — Mudarra l'enlève.

Cette histoire de la passion naissant chez une vierge troublée, de l'amour pur envahissant le cœur d'un débauché, nous est contée par M. Fernand Le Borne un peu longuement peut-être, mais avec une rare finesse. Malgré le soin infini ingénieux qu'il met à nous distraire sans cesse par des contrastes, en entremêlant le leitmotiv de la grâce sensuelle et celui de la pureté idéale, son œuvre restait, jusqu'au dernier acte, celle d'un peintre habile ou d'un analyste délicat plutôt que celle d'un grand auteur dramatique.

Son dernier acte nous a prouvé qu'il pouvait l'être quand il le voulait et quand il daignait renoncer aux cisèlements outragés par son talent, presque trop subtil. Les deux amants, réfugiés dans un ravin sombre, y sont surpris par le mari irrité. Une lutte s'engage, mettant trêve à leur bonheur grandissant. Avran, cour, blessé et égaré par Mudarra, rampe vers son épée, la saisit, va enfin venger son honneur, quand Mikla, qui assistait muette à cette scène, voit le danger, s'élance et le poignarde par derrière. Mudarra et Aliénor, enfin délivrés par un crime qu'ils n'ont pas commis, vont-ils être heureux enfin ? Non pas ! Dans Mudarra, régné par l'amour, une conscience enfin se réveille. Troublé, flévré, torturé, il voit son rival se dresser, sanglant, à côté de lui, et malgré les supplications d'Aliénor, pour échapper à ce supplice, il se tue.

Tandis que l'orchestre sanglote, que des chœurs, dans la coulisse, lancent des malédictions ; tandis que les deux amants criminels exhalent leur amour désespéré en des plaintes d'une passion presque sauvage, il semble qu'il passe sur nous le frisson des grands poèmes tragiques. L'acte tout entier écrit dans un style concis, sobre, puissant comme celui des grands maîtres, sillonné de traits imprévus, heurté à dessein, laisse l'impression inoubliable d'une originalité créatrice. Nous comprenons alors pourquoi M. Le Borne s'est si longtemps attardé à nous faire connaître, dans tous les détails, l'âme de ses personnages. Sa psychologie, qui nous paraissait parfois un peu nuageuse, préparait un coup de foudre sublime.

Mlle Destinn a supporté avec vaillance son rôle écrasant. Sa belle voix n'a pas faibli un instant, mais elle n'a pas su mettre en lumière cette transformation admirablement préparée d'Aliénor, l'enfant innocente, en femme passionnée qui veut vivre pour aimer, tandis que Mudarra, le débauché, le blasé, agonise de remords. Mlle Rothausser a donné un relief extraordinaire au personnage de Mikla, où elle a été, d'un bout à l'autre du drame, superbe d'élan sensuel. M. Krauss, qui jouait Mudarra, magnifiquement dans les moments de violence ou de détresse morale, a souvent murmuré son amour avec une voix de tonnerre — en particulier pendant le rêve d'Aliénor. Il n'est pas de sommeil qui puisse résister à un organe aussi fraccassant.

Pourquoi cette œuvre remarquable, bien interprétée, convenablement montée, est-elle accablée à une mauvaise traduction d'un livret charmant ? Les vers délicieux de M. Tiercelin chantaient dans

ma mémoire, tandis que s'égrénaient les platitudes lamentables du traducteur allemand.

L'Empereur assistait à la représentation ainsi que l'Impératrice dans une loge de côté. Il a donné à plusieurs reprises le signal des applaudissements. Dans la grande loge impériale de face, autour du marquis de Noailles, invité de l'Empereur, citons : comte Eulenburg, général de Plessen, comte de Wedel, comtesse Brockdorff. Citons encore, dans la salle : prince et princesse Radziwill, comte et comtesse de Finin, comte et comtesse de Poucaud, M. Delarochette-Vernet, M. Boutin, conseiller d'ambassade ; capitaine Buchard, attaché naval ; M. et Mme de Choudens. Après le premier acte, l'Empereur a invité le marquis de Noailles à prendre le thé dans sa loge, puis il a fait appeler M. Le Borne, et l'a complimenté en termes chaleureux sur son œuvre. Avec à-propos, l'auteur a répondu que ces éloges le touchaient d'autant plus qu'ils venaient d'un fin connaisseur et d'un compositeur émérite. Le public a semblé partager l'avis du « confère » de M. Le Borne, et a rappelé plusieurs fois auteur et interprètes.

Mais, le lendemain, la critique a été féroce. Les grands journaux libéraux, voltairiens, fondateurs, se sont donnés mot pour mot l'œuvre qu'ils croyaient à tort introduire par l'Empereur à l'Opéra de Berlin. Ils avaient fait de même avec l'abbé Perosi. Les journaux conservateurs, tels que le *Berliner Neueste Nachrichten*, rendent justice à l'effort sincère et puissant du compositeur français, mais ils ont une bien petite influence sur le public !

Charles Bonneton.

**P.-S.** — L'Empereur a conféré à M. Le Borne l'ordre de la Couronne, en lui exprimant à nouveau, par l'intermédiaire du comte Hochberg, son estime pour son ouvrage qui, malgré les cabales de la presse, n'en reste pas moins une œuvre de valeur.

## COURRIER DES THÉÂTRES

**À 8 h. 1/2, au théâtre de la Gaîté, première représentation des *Sœurs Gaudichard*, opéra-comique en 3 actes et 5 tableaux (dont un prologue), de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Edmond Audran.**

**Distribution :**  
Boniface MM. Paul Fugère  
Gontard de La Tourette, Lucien Noël  
Robert Deschamps, Agnès  
Gaudichard, Vauthier  
Le baron Beauvisage, Dacheux  
La Colonel Deschamps, Paul Bert  
Clara, Mmes Simon-Girard  
Cécile  
Sœur Modeste, Déberio  
Catherine Boniface, Jeanne Evans  
Mme Gaudichard, Irma Aubry  
Manon, Riva  
Clara, Gaudichard la petite Mélodie  
Cécile (au prologue)

Les autres rôles par MM. Bernard, Ogereau, Jaltier, Geoffroy, Fumat et Mmes Luce Bailly, Rochelle, Largin, Zélie Woer, Karty.

**— Au Nouveau-Théâtre, première représentation des *Deux Dentistes*, vaudeville en 3 actes, par M. Maurice Devilliers.**

**Distribution :**  
Gaston Brummell MM. Paul Franck  
Armande Lambert, Rouland  
Mabry, Angely  
Le commandant, Germain  
M. Plumard, Jehan Adès  
Joseph, Verdaveine  
Jean, René Véron  
Un client, Vernet  
Gustave, Un veau  
Mme Camina, Mme Jane Dyes  
Elise, Mmes Depasse  
Mme de La Tour-Sambloux, Brocat  
Mariette, Barbieri

Causerie sur le « Dandysme », par M. Jean de Mitty.

On terminera par la *Dernière Soirée de Brummell*, comédie tragique en un acte, par M. Georges Maurevert.

**Distribution :**  
George Brummell MM. Séverin Mars  
Foulard, Puvion  
Fichet, Puvernet  
Moissant, Souvay  
Marie-Jeanne, Galoso  
Lord Effson, René Véron  
Lady Jersey, Mme Burs

**— Au Gymnase, 10<sup>e</sup> spectacle d'abonnement, 2<sup>e</sup> série des vendredis (cartes roses), le *Fiancé malgré lui*.**

**— Aux Folies-Dramatiques, à 8 h. 3/4, première représentation (à ce théâtre) de la *Demouille du Téléphone*, opérette en trois actes, de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique de M. Gaston Serpette.**

**Distribution :**  
Pontaric, MM. Dieudonné ; Sigismond, Lebre ; Richard, Bourgeois ; William Blakson, Solinco ; Enile, Fétis ; Auguste, Duclerc ; Sterling, Constant ; Agathe, Miles ; Jean Pierry, Olympia, Mary Thér ; Madame Pichard, Marguerite Fay ; Mozambique, Fayolle ; Athénais ;

bonne Marthe et, aussi, la trouble satisfaction de n'avoir pour son compte plus rien à cacher, plus rien à perdre, d'avoir passé à des mains plus expertes et plus nerveuses l'étendard doré d'opulence et de bonheur.

M. Onaire s'est aussi risqué sur la glace. Son omniscience bavarde s'y donne libre carrière. Il redresse une attitude, encourage un débutant, stimule une marche hésitante. A vrai dire, il n'exclut point à mettre, par sa part, ses conseils en pratique. Prisonnier tout le jour dans l'ancien atelier de photographie, les sports ne lui sont pas familiers. Mais le souci même de son propre équilibre le ramène à toute autre pensée. Nul doute qu'il n'ait oublié, absorbé par l'instinct prudent de la conservation, ses livres dorés et ses brochures rouges, pèles entre lesquels tient toute sa vie de Bénédicte. Inquiet de sa jambe gauche qui reste en arrière, il ne songe plus à la *Petite Aéroplane*, son œuvre en chantier — une trouvaille pourtant : des gamins en maraudes embarqués dans un ballon de fête foraine et qu'attendent des aventures. — ni même à son prochain libelle. *On demande un nouveau déluge*, dont le titre est à lui seul tout un programme.

En ce moment, le savant théoricien donnerait toute sa science pour pouvoir imiter Fayolle qui passe devant lui à une vitesse de train-poste. Ah ! celui-là doit se hâter pour échapper à la meute de soucis qui l'assailent à sa première défaillance. L'un a pris le doux visage de Marthe, son confiant sourire à fossettes et le poursuit d'un muet reproche de mensonge. Un autre a emprunté la figure charmante que Mme Corvetté promène depuis deux mois de fête en fête, malgré l'aveu pitoyable. Un autre encore a pris la face hideuse de la Mort et requiert sa proie d'un rictus sans lèvres. Mais Fayolle, à force de vitesse, leur échappe, condense sa pensée dans son effort an-

Rachel Rey ; Palmyre, Jane Rosny ; Aline, Avezac.

**À l'Opéra :**  
M. Delmas fera demain soir samedi sa rentrée dans le rôle de Wotan, de la *Val-kyrie*.

**\*\*\***  
Mme Hégion, retour de Monte-Carlo, reprend vendredi prochain son rôle de Dalila.

**\*\*\***  
Les répétitions d'orchestre de *Briséis* sont commencées. Celle d'hier soir permet d'espérer que l'œuvre de Chabrier sera prête à passer dans les premiers jours de mai.

**À la Comédie-Française, on a de meilleures nouvelles de la santé de M. Silvain.**

**\*\*\***  
Aujourd'hui, à la Comédie-Française, à l'occasion du bi-centenaire de Racine, on joue *Mémoires des Plaideurs*.  
M. Monnet-Sully lira l'éloge de Jean Racine, prononcé à l'Académie le 27 juin 1699 par M. de Valincourt, qui le recevait.

À l'Opéra, on jouera, à cette occasion, *Iphigénie en Aulide* et *les Plaideurs*.

M. Pierre Berton travaille en ce moment à une pièce nouvelle, *Trois fois*, destinée à l'Ambigu, et qui fera partie des spectacles de la saison prochaine.

La Société des auteurs et compositeurs vient de publier l'état annuel de sa caisse. Nous y relevons deux chapitres particulièrement intéressants :

Le chiffre des pensions servies en 1898-1899 s'élève au joli chiffre de 125,750 francs, en augmentation de 6,000 francs.

Celui des secours alloués durant le même exercice est de 26,220 fr. 75 c., ce qui fait féliciter les membres de la Commission, la bienfaisance réunissant toujours tous les suffrages.

Nous avons dit que l'on répétait, au théâtre *Déjazet* *Joli sport*, comédie en trois actes, de MM. Frenay et Dehère. Voici la distribution de cette pièce :

Le marié MM. Paul Jorge  
Potallat, Fernal  
Chandoré, Legrenay  
Cunelo, V. Henry  
Amédée, Leriche  
Junié, G. Flandre  
Le marié, Térof  
Joseph, Sterny  
La funiste, Camm  
Simone, Mmes Delany  
Mme Cunelo, Murger  
La concierge, Victorin  
Delphine, Barot  
Mlle Pipet, Montrouge  
Février  
Mélizer  
Fédy  
de Florac  
d'Harcourt  
Clairval  
Dupré

Les petites Polos

La mariée Mmes Linchard  
Anna

**De Monte-Carlo :**  
« La troupe des Bouffes-Parisiens vient d'arriver au grand complet à Monte-Carlo, avec son directeur, M. Coudert, et son chef d'orchestre, M. Thibaut, pour y donner une série de représentations d'opérettes, en commençant par *Véronique*, le grand succès dont les représentations n'ont été interrompues à Paris que pour répondre à l'engagement contracté depuis longtemps avec Monte-Carlo. »

Après *Véronique*, la troupe des Bouffes-Parisiens donnera plusieurs pièces de son répertoire, les *Pitites Michu*, le *Soleil de Minuit*, etc.

Voici le programme de la cérémonie religieuse qui sera célébrée à l'église Notre-Dame de La Ferté-Milon après-demain dimanche 23 avril, à une heure, sous la présidence de Mgr l'évêque de Soissons, à l'occasion des fêtes du deuxième centenaire de Racine :

« O quam gloriosus ! (Vittoria). — Sélection des chœurs d'*Esther* de J.-B. Moreau (XVIII<sup>e</sup> siècle), sol par Mme J. Raunay. — Éloge de Racine par M. l'abbé Pierre Vigot. — Cantiques de Racine (G. Fauré). — Salut : *Ave verum* (Mozart). — *Sancta Maria, succurre* (V. d'Indy). — *Domine, contere* (Roi de Lassus). — *Tantum ergo* (Vittoria). — Allocation de Mgr l'évêque de Soissons. — *Angeli, archangeli* (And. Gabrieli).

Les personnes munies de cartes entront seules à l'église.

S'adresser à M. le curé de La Ferté-Milon.

Prix : 2 francs.

Et voici le programme de la suite des fêtes de la journée :

De 3 h. à 4 h. : Visite de la ville, des maisons familiales de Racine et de ses ruines du Nièvre-Château ; concert par la musique du 67<sup>e</sup> de ligne, sous la direction de M. Cahut.

De 4 h. à 6 h. : Représentation par les artistes de la Comédie-Française, sous la direction de M. Jules Claretie : à propos en vers sur Racine, de M. Paul Gruget ; *Bérénice*, tragédie de Racine (2<sup>e</sup> acte) ; *les Plaideurs*, comédie de Racine (2<sup>e</sup> acte).

Théâtre : Banquet officiel à l'hôtel du Sauvage, sous la présidence de M. Roujon, directeur des beaux-arts.

**De Toulouse :**  
« Mlle Korsoff a remporté avant-hier, dans l'Opéra (rôle de Mme Abello) de son journal au Capitole, un succès tout à fait extraordinaire, qui dépasse tous ceux qu'elle a obtenus cette saison. La jeune artiste est adorée du public toulousain pour le *perle* de ses vocalises, son entrain et sa grâce mutine. Après

son air du deuxième acte, on lui a fait une chaude ovation.

« Ses camarades MM. Frédéric Boyer et Galand et Mlle Féraud ont été excellents. »

Jules Huret.

## SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :  
A la Bodinière, à 3 heures : Huitième séance, *Au Temps des Grisettes, 1840-1860*. Audition de Mlle Mily Meyer et de M. Pougaud, du Châtelet, Causier par M. Maurice Lefèvre.  
A 4 h. 1/2 : Dix-septième représentation de *Paris-Smart*, fantaisie-revue en vers libres et prose serrée, de M. Victor Meusy, musique arrangée par M. Ad. Ray, jouée par Mlle Lyse Berty et M. Fernand Depas. Couplets nouveaux.

— Aux Mathurins, à 3 heures : *Choc en retour*, comédie en un acte, de M. Boulay-Layric, Matinée Berry. A 4 h. 1/2 : Audition d'œuvres de MM. André Chénier et Ferdinand Halphen avec les concours des auteurs de Mlle Goupil et de MM. Plamondon, Lucien Berton, G. Enesco, violoniste ; Julien, violoncelliste et J. Berny, pianiste.

— Ce soir :  
A la salle des Agriculteurs de France, concert donné par M. Jean Ten Have, avec le concours de Mlle Madeleine Ten Have, Mme Evangeline Florence, de Londres, et M. Joseph Salmon.

A la Scala, première représentation de *Pour l'embellir*, fantaisie-revue en un acte de MM. Jules Oudot et Henri de Gorsse, interprétée par Mlle Louise Balthy, MM. Fordyce et Cazal.

Demain, à la Salle Erard, deuxième concert donné par Mlle Clotilde Kleberg. — Programme :

1. a) Berceuse, mi bémol (op. 124 n° 5) ; b) Nocturne, si mineur (op. 9 n° 3) ; c) *Träumerei* (Halleux) ; d) *Blumenstück* (op. 19) (Piafleur) ; e) Romance, ré mineur (op. 32 n° 3) (Schumann) ; f) *Davidbinder* (op. 6) (Schumann) ; g) *Prélude*, si mineur (op. 28 n° 20) ; h) *Prélude*, sol majeur (op. 28 n° 3) ; i) Nocturne, si majeur (op. 62 n° 1) ; j) Mazurka, sol majeur (op. 50 n° 1) ; k) Etude, mi majeur (op. 10 n° 3) ; l) Etude, fa majeur (op. 10 n° 8) (Chopin) ; m) *3<sup>e</sup> Impromptu*, sol bémol (op. 51) ; n) Valse, si mineur (op. 34 n° 2) ; o) Fantaisie, fa mineur (op. 49) (Chopin).

Encore du nouveau au Théâtre de Tabarin : De Fursy, *M. Loubet au bal de l'Hôtel de Ville*, chanson « rose » ; de Jules Moy, *Chauve* et *A l'Hôtel des Ventes*, deux torpilles joyeuses ; de Numa Blés, *le Carnet de ma concierge* et *le Dernier discours de M. Dupuy*. Comme on le voit, on travaille rue Pigalle.

Par traité, le théâtre des Vignolles doit, dans les premiers jours de mai, partir en tournée pour donner, dans les principales villes de province, une série de représentations des pièces de son répertoire. Le spectacle actuel n'aura donc plus que huit représentations dans la coquette salle de la cité d'Antin.

Mlle Bob Walter a quitté Paris pour se rendre en automobile à Madrid, où elle est engagée pour une série de représentations.

*Ohé Vénus* / l'amusante fantaisie de la Cigale, produit toujours le même effet sur le public. Jamais pièce n'obtient un tel succès au café-concert, succès mérité s'il en fut, et qui promet de se continuer pendant de longs soirs.

Succès de fou rire, hier soir au Pôle Nord, obtenu par un gentleman très correct qui, dans son ardeur à jeter du poisson aux otaries, laisse tomber son chapeau haute-forme au milieu des phoques.

Pour repêcher « son dix-huit rellets », le gentleman roule lui-même dans l'eau. On vole à son secours et on le retire, risuelant. Nouvelle hilarité, car on s'aperçoit, alors seulement, qu'on a affaire à la clown engagé pour joier cette petite scène nautique, de tous points réussie, en attendant la Chasse aux Ours, la grande pantomime dont la première est imminente.

On finit de répéter, à la Bodinière, une pièce en un acte, la *Lune de miel parlementaire*, de Mme Marie-Louise Néron, où l'auteur soutient cette thèse que l'amour est plus fort que la politique.

Communiqué :  
La direction du Moulin-Rouge informe le public que, la soirée d'aujourd'hui 21 avril étant réservée au bal annuel des Quat'Z'Arts, le public habituel ne pourra être admis ce soir.

De Monaco :  
« Le dernier Concert international a mis en valeur un jeune compositeur, dont le nom était nouveau pour le public, M. Luigi Narici, qui, avec virtuosité, a exécuté au piano un Concerto de sa composition. »

« C'est une œuvre tout à fait remarquable, qui a obtenu un succès considérable. »

« On y devine que M. Narici s'est nourri fortement de l'étude des maîtres ; il y a gagné une rare solidité de composition, son Concerto est bâti vigoureusement, de large développement, et sans inutilités de détail. Ce qui en a surtout assuré le succès, c'est l'emploi de la phrase, qui a toute la beauté de la pure mélodie italienne et s'épanouit superbe ; cette extrême abondance mélodique n'empêche en rien les recherches harmoniques et les trouvailles d'orchestre. M. Narici, un nom à retenir. »

— Rien, mon pauvre chéri. J'ai pourtant bien cherché. Mais, à cette époque de l'année... les éternelles, le terme, tout à la fois, tu sais...  
James, d'un hochement de tête, témoigna qu'il « savait », en effet.

— Alors, père n'a rien à toucher en ce moment ?

— Non. J'ai été moi-même chez son éditeur, comme d'habitude. On ne lui doit rien. Au contraire. Ça te gêne beaucoup ?

— Je crois bien !

Si ça le gênait ? Voyons, madame Onaire, réfléchissez un peu : Lorsqu'un gentleman comme votre fils reçoit, pendant dix ans, à Paris comme à l'étranger, de sérieux subsides de la maison paternelle, il s'y accoutume, il règle sur eux, comme sur des rentes, son train de vie. Voilà ces libéralités devenir subitement plus rares, plus maigres, cesser même, comme pendant ces derniers mois ? Il attribue ces perturbations à une gêne passagère, bien naturelle surtout dans ce métier des lettres, dont les bénéfices sont restés si mystérieux pour le vulgaire. Mais, en grand enfant léger qu'il est, il continue de mener la même existence, avec la certitude de jours meilleurs. L'été, l'automne passent. Et comme les jours meilleurs tardent à venir, il y a des moments gênants. Témoin celui-ci. Souvenez-vous, madame Onaire, que la semaine dernière encore, vous avez promis cinq mille francs à votre fils.

Elle Mlle Onaire doit en effet réfléchir et se souvenir, car on devine sous son large front l'effort d'une combinaison d'où doit jaillir le salut.

— Ecoutez. Je ferai l'impossible, je te le promets. Je tâcherai de trouver. C'est dimanche, aujourd'hui ? Eh bien, jeudi prochain. Viens jeudi, veux-tu ?

— Jeudi. Bien.

Et tout de suite rassuré, détendu par cet espoir, James ajouta d'un ton confiant :  
— Vois-tu, quand on a pris l'habitude

nir, possède le don italien de la mélodie et — ce que les Italiens ne possèdent généralement pas — une solide éducation française qui, sans nuire à ses dons naturels, fait de lui un symphoniste remarquable.

A. Mercet.

**PETITES NOUVELLES**  
La *Soirée Bourgeoise*, l'amusante pièce que Galipaux joue tous les soirs aux Capucines, paraît aujourd'hui chez Flammarion.

## A NOS LECTEURS

A la suite de l'article du docteur Marcelins, que nous avons publié dernièrement, sur les nouveaux emplois du chlorhydrate de Pilocarpine et sur la belle découverte du professeur Busch, qui arrive à faire repousser les cheveux à tout âge et quelle que soit la nature du mal, nous recevons chaque jour un nombre incalculable de lettres nous demandant son adresse.

Nous la leur donnons donc encore une fois : 10, rue des Bons-Enfants, Paris.

Ceux, donc, de nos lecteurs qui ont perdu ou qui perdent leurs cheveux n'ont qu'à se rendre à son laboratoire, ou à lui écrire ; il leur donnera gratuitement le moyen de retrouver, en peu de jours et à tout âge, leur chevelure perdue.

## Correspondances Étrangères

### FIGARO A CONSTANTINOPLE

Constantinople, 17 avril

Aujourd'hui lundi 17 avril, M. Constans, ambassadeur de France, a reçu officiellement les hauts fonctionnaires ottomans. Ceux-ci ont mis une sorte de coquetterie à répondre, nombreux, à cette invitation. On n'avait pas vu, depuis longtemps, pareille affluente de personnages turcs à l'ambassade de France.

Demain mardi, M. Constans doit remettre solennellement au Sultan une lettre autographe de M. Loubet lui annonçant son élection à la Présidence de la République. Cette cérémonie aura un grand appareil. Ce ne sont là que des manifestations extérieures en faveur de notre représentant, mais elles ont leur signification et leur portée.

Vendredi, notre ambassadeur a assisté à la cérémonie du selamlik. Il a été reçu en audience particulière par le souverain qui lui a notifié l'élévation du baron Toustain, un des officiers français au service du gouvernement turc, au grade de général de division. Le général Toustain-pacha était brigadier depuis le départ du comte de Montebello, en 1891. C'est un des hommes qui honorent notre colonie.

Vers la fin de la semaine, M. Constans recevra officiellement les Français. Cette réception, qui devait avoir lieu au mois de février, fut empêchée par le deuil national qui suivit la mort de M. Félix Faure.

M. J. Noblet, représentant annuel de la colonie (nous disons ici « premier député de la nation »), parlera au nom des compatriotes. L'ambassadeur lui répondra.

Viator.

## FIGARO AU TRANSVAAL

Johannesburg, le 12 mars 18



pagne, concessionnaire, et ses arguments me semblent mériter d'être indiqués. En fait, ces arguments se réduisent à un seul, mais il est concluant :

« Le gouvernement, déclare en résumé le procureur général, ne peut en aucune manière arguer des trois motifs relevés par la Commission parlementaire, pour annuler la concession :

1° Parce qu'il connaissait parfaitement les circonstances dans lesquelles cette concession a été accordée, et que, les ayant connues, il serait mal venu aujourd'hui de s'en servir comme d'un prétexte pour démolir son œuvre ;

2° Parce qu'il lui-même a accordé des délais supplémentaires pour la construction de l'usine, et que, les ayant octroyés, malgré d'ailleurs une décision du Volksraad — il ne peut présentement se déjuger, ni revenir sur ce qu'il a considéré jusqu'ici comme conforme au contrat ;

3° Parce qu'en ce qui touche l'impossibilité où est la Compagnie de suffire aux besoins de l'industrie avec la production locale, il a reconnu lui-même cette impossibilité, qu'il l'a admise, que, à la fin de l'année 1896, il a limité à 80,000 tonnes ce que la Compagnie devait fournir par an (l'industrie en consomme plus de 250,000), et que, par conséquent, il ne peut aujourd'hui trouver incorrect ce sur quoi il a, depuis longtemps, passé condamnation. »

Le raisonnement de M. Smuts, est, comme on le voit, d'une simplicité forte et limpide. Il ne nie pas les fraudes commises, ni les violations du contrat. Mais il dit au gouvernement : « Vous ne pouvez pas arguer d'une action contre la Compagnie ni sur ces fraudes, ni sur ces violations, puisque vous avez souffert les unes, que vous avez sanctionné les autres, et qu'il vous est interdit de sortir de ce rôle de complice ou de complice, pour prendre celui d'accusateur. »

Le gouvernement a parfaitement compris cette conclusion. Le Volksraad l'a jugée, de son côté, fort pertinente. Et le rapport de M. Smuts a été adopté. Que le gouvernement soit mécontent de cette solution, j'en suis sûr, mais il n'est rien, en ce qui concerne la concession, qui n'en soit rien, encore qu'elle semble — et non sans raison — jeter un lustre médiocre sur la sincérité et l'honorabilité de sa politique. Il obéit, grâce à elle, ce résultat qu'aux demandes de l'industrie, le suppléant d'abolir un privilège scandaleux, il peut désormais répondre : « Vous avez raison ; mais que puis-je faire ? J'ai mis la meilleure volonté possible. J'ai le désir d'annuler la concession, j'ai demandé à mon procureur général : voilà sa réponse. Elle est nettement défavorable. » Se mettre volontairement dans l'impossibilité légale de rendre justice, et à s'abriter ensuite derrière le Code pour la refuser, ce n'est peut-être pas d'une morale très reluisante ; mais c'est joliment fort, tout de même !

Le deuxième motif qui, cette semaine, ramène la dynamite devant le Parlement, est une proposition formulée par la Compagnie. Cette dernière offrirait de consentir une nouvelle réduction de prix, de 6 fr. 25, et de ramener à 87 fr. 50 et 112 fr. 50 la caisse de dynamite et de gélatine : moyennant quoi, son monopole, qui expire dans dix ans, était prolongé d'une nouvelle période de quinze années. Si l'on songe : 1° que l'Etat a la disposition de tout droit fiscal, 2° que le prix normal auquel elle peut vendre ses explosifs, avec un bénéfice commercial raisonnable, est respectivement de 50 et 75 fr. la caisse, on s'explique que la Compagnie ne perdait rien à proposer cet arrangement. En fait, pour une réduction minime de 6 fr. 25, lui laissant un bénéfice net de 40 fr. — soit près de 50 0/0 du prix de vente, elle assurait une nouvelle période d'exploitation oppressive de quinze années durant lesquelles les actionnaires des mines d'or eussent continué à engraisser le Trust-Nobel. Naturellement, le gouvernement était d'avis d'accepter cette scandaleuse proposition. Heureusement pour l'industrie minière, le Volksraad a été d'un autre avis, et, après un discours courageux de M. Dieperink, le député du Rand, il a renvoyé à plus tard l'examen de cette affaire.

On parle, depuis quelques temps, et avec une insistance remarquable, de certains pourparlers engagés entre le gouvernement et l'industrie. Il paraîtrait que certains membres de l'Exécutif seraient disposés, très sérieusement, à se rapprocher de la population étrangère et à se concilier par de justes réformes. On ajoute qu'après avoir longtemps résisté, M. Krüger lui-même se serait venu à des sentiments de conciliation qu'on ne lui a jamais connus. Nous devons souhaiter ardemment que ces bruits se confirment ; mais il faudra à la population étrangère plus que des promesses, dont on a tant abusé jusqu'à présent. Dès qu'il me sera permis de préciser, je reviendrai sur ce sujet.

Un de nos compatriotes — qui occupe dans le monde industriel de Johannesburg un rang prééminent — m'a dit, il y a quelques jours :

« Nos affaires se développent. Maintenant que les mines de premier étage des deep levels sont presque toutes en pleine production, nous nous occupons de préparer l'exploitation des deuxième et troisième rangées. Il va nous falloir, de nouveau, une quantité considérable de machines et de matériel, et je serais vivement désireux d'assurer à l'industrie française une partie de ces commandes. »

On se plaint que notre commerce périclite. Or, il y a ici un marché unique au monde. Les mines consomment annuellement pour une centaine de millions de fournitures diverses, et ce chiffre tend à augmenter considérablement. En outre, on va dépenser de nombreux millions pour l'équipement des nouvelles entreprises. Pourquoi une partie de ces millions n'irait-elle pas en France ? Je sais bien que nos commerçants et nos industriels n'aiment pas à se dérouter ; ils ont laissé le marché transvaalienne devenir la propriété de leur concurrents anglais, allemands et américains. Ils aiment qu'on vienne les trouver et n'acceptent volontiers que ce qu'on leur apporte. C'est un tort, un tort énorme ! Mais, comme je n'ai pas le temps de les convaincre et que je tiens très profondément à les voir s'implanter ici, je fais volontiers les premiers pas. J'envoie des instructions pour que nos ingénieurs se rendent à Paris et s'abouchent avec les principaux industriels français : ils leur soumettront tous nos nouveaux besoins. C'est à nos compatriotes de profiter de cette occasion : je leur en facilite les moyens. »

Africander.

## LA VIE ARTISTIQUE

### Exposition de Corot et des Impressionnistes

Voici une exposition qui va faire courir les passionnés. Si nous n'avions pris pour règle, en ces causeries sur l'art, de rendre simplement compte des manifestations plutôt que de faire des articles de revue, nous pourrions nous livrer, à cette occasion, à de longues dissertations. Mais il nous semble que le journal est plutôt fait, en ces circonstances, pour signaler que pour dissenter, et, quant au reste, de laisser le spectateur méditer et se livrer à son plaisir.

Quoi qu'il en soit, l'exposition qui s'ouvre en ce moment chez Durand-Ruel arrive à son heure et sera jugée de la plus haute importance. Cinq maîtres qui ont joué dans l'art de ces quarante dernières années un rôle prépondérant y figurent, chacun ayant sa salle, et représentés par quelques-unes de leurs plus belles notes.

Ces cinq maîtres sont : Corot, Renoir, Claude Monet, Pissarro, Sisley. C'est à cause de Corot que nous répartissons leur action sur une quarantaine d'années. Mais, bien que les quatre autres soient, si l'on va au fond des choses et jusque dans la vérité des faits, sortis de Corot lui-même, leur influence ne date guère de plus d'une vingtaine d'années, car, auparavant, ils étaient méprisés et baroqués. Encore faut-il dire que leur grand succès date à peine de dix ans.

A présent, ils attirent les admirations de commande, comme jadis on se moquait d'eux pour être au goût du jour. Mais c'est une preuve de la valeur de leur œuvre, si le nombre de leurs admirateurs a été si grand, et si peu près le même ; j'entends ceux qui les comprennent réellement et les aiment pour eux-mêmes, et non pour la vanité de paraître dans le train, comme on dit.

Même aventure arriva à Corot. Sa gloire est inattaquable et inattaquable à présent. Argument décisif à notre drôle d'époque, c'est le maître qui se vend le plus cher ! Ceux mêmes qui l'admirent, ou disent l'admirer au nom des grands principes, sont ceux qui naguère l'attaquaient et le traitaient de barbouilleur.

Ne récrimons pas. La justice, on l'a remarqué même dans les temps anciens, vient toujours à pas lents, *pede claudo*, ce qui veut dire qu'elle est estropiée un peu au besoin. C'est déjà très beau que des artistes assistent de leur vivant au succès qu'ils ne paraissent devoir recueillir qu'après leur mort, comme cela est très vraisemblable pour Monet, Renoir et Pissarro, et comme ce n'a été que trop vrai pour Sisley.

Un autre artiste des plus dominants aurait pu avoir aussi son exposition : M. Degas. On sait qu'il répugnait à ces petites fêtes. Manet a eu son exposition récente dans la même galerie. De la sorte on aura vu défiler à peu près en ces dernières saisons, chez Durand-Ruel, tout ce que l'art contemporain aura présenté de novateur et d'indépendant.

La salle consacrée à Corot est un délice. Il y a des figures et il y a des paysages. Parmi les figures, une mariée qui est une chose admirablement simple, et une grande ébauchée de femme dont la tête est admirable. Les paysages ne sauraient être détaillés sans redire les mots finesse, délicatesse, grandeur. Il y a même un intérieur qui fait penser à la fois à Pierre de Hooch et à Chardin, tout en s'affirmant de Corot.

L'exposition de Sisley est délicate et harmonieuse. Sa peinture, comme nous l'avons prédit jadis, s'est revêtue d'une dorure très fine et très séduisante. Les toiles de Claude Monet font un ensemble magistral. Depuis les premiers paysages où l'influence de Corot se constate encore, jusqu'aux derniers, où l'artiste a été aussi libre que possible dans la fougue et la subtilité, l'acuité et la puissance, tout est entraîné et captivant par la magie de la couleur et la grandeur du motif.

Pissarro, c'est la conscience même, et le grand savoir. La salle qui lui est consacrée est fort belle. Mais dirai-je que c'est à Renoir, comme toujours, que vont toutes les tendresses de beaucoup de gens ? Quel charme ! Quel être inconsciemment exquis ! Comme il a senti et rendu la femme, avec une souplesse de dessin, un fleurissement d'yeux et de bouches, une santé délicate et vermeille ! Et la variété extrême de cette inquiétude, le trouble avec lequel cet artiste a toujours abordé ce qu'il peignait, fleurs, filles, paysages ! Une vue de Venise est surprenante ; les tableaux célèbres du *Déjeuner à Bougival*, de la *Dormeuse* alternent ici avec de petites notes adorables, et on a le plaisir inédit d'une charmante petite *Dansuse* en blanc majeur, qui paraît trôner en souriant dans cet éblouissant parterre de féeries.

Arsène Alexandre.

P.-S. — Parmi toutes les expositions ouïes en ce moment, et dont on a à peine la place pour parler comme elles le mériteraient, il faut au moins en signaler deux spécialement.

Une, chez Bing, nous montre des aquarelles fort originales et pleines d'art, par M. Gaston Prunier, qui se présente sous le patronage de notre confrère Gustave Geffroy.

L'autre, à la galerie Volard, est la réunion des œuvres du peintre Dulac, un artiste qui avait une délicatesse et une intensité d'émotion qui confinaient au génie. Sa vie fut abrégée par son rêve lui-même, qui le tua. Il y a là des pages exquises et des tentatives si troublantes qu'il y aurait long à dire sur un tel cas. Allez voir cela !

A la même galerie, exposition d'aquarelles et dessins du curieux peintre de mœurs espagnol Nonell-Monturiol. — A. A.

## La Vie Sportive

### LE TURF

NOTES SUR MAISONS-LAFFITTE  
Ce n'est pas encore le prix du Sud-Ouest qui fera le succès de cette course. Cette course pour anglo-arabes n'échappera sans doute pas à l'écureur Guesnier, qui gagnera probablement avec Balzac. Dans le prix du Vésinet, je verrais Baltimore II et Cazanbon ; dans le prix de Villennes, Cristal II et Baba ; dans le prix Courtils, Mauve et Alhambra III, et dans le prix Frontin, Fair Boy et Alhambra III, et

dans le prix du Gazou, Navarin III ou Monopole II.

### COURSES A AUTEUIL

En quittant le pesage d'Auteuil, si pimpant et si élégant par cette journée délicate, nous avons eu des regrets en pensant que nous ne retournerions plus sur le bel hippodrome de la Société des Steeple-Chases avant le 4 juin, jour du Grand Steeple. Les courses ont été plus intéressantes que ne le laissait prévoir ce programme de consolation. Les hommes de la journée ont été pour l'écureur Finot dont la veine ne se dément pas. La victoire de Pou de Chose, dans le prix de 15,000 francs, est due à la quasi-chute de son unique adversaire Calabrais à la rivière des tribunes ; et le succès de Quitte ou Double, dans le prix des Pâquerettes, a été une surprise pour tout le monde. L'entraînement de Boon a été parfait. L'écureur, qui avait gagné la veille avec Bigoudin, a remporté un nouveau succès avec Mathias dans le prix Marignan. L'arrivée de cette course a été énergiquement disputée. Belle fin de course également dans le prix Royal Junior entre Pautin et Mirandole. C'est le poulain du prince Léon Radziwili qui a remporté la victoire. Les deux autres vainqueurs de la journée ont été pour l'écureur de Kerberch, inspecteur général permanent des remontes ; Fanny, commandant la 2<sup>e</sup> division de cavalerie ; Deloy, directeur de l'artillerie ; Liemann, commandant la 3<sup>e</sup> division d'infanterie ; MM. les généraux de brigade Niox, inspecteur général des services de la télégraphie militaire ; Millet, directeur de l'infanterie ; Branche, directeur de la cavalerie.

Nous donnerons sous peu le programme définitif de la représentation, pour l'éclat de laquelle le concours d'une fanfare de cavalerie a été demandé à M. le gouverneur militaire de Paris.

Robert Milton.

### PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — La tentative de record du kilomètre que devait faire hier M. Jonard à Achères n'a pas eu lieu, par suite du mauvais état des routes. — La Société commerciale d'automobiles, 77 bis, avenue de la Grande-Armée, peut livrer immédiatement des voitures neuves de moteurs Phoenix. Les motocyclistes apprendront également avec plaisir que MM. Moutet et C<sup>ie</sup> sont les seuls concessionnaires du moteur Gailletard. — Trois égarés, fort légers et de la direction des plus faciles, la voiturette Decauville n'a pas tardé à être le véhicule à la mode. C'est l'automobile du touriste qui se contente de rouler à kilomètre à l'heure et qui ne veut pas connaître les laines.

Deux courses réservées aux automobiles légères sont annoncées : la première, le critérium des voitures (poids maximum 300 kilos) aura lieu le 6 juin ; l'autre, le critérium des motocyclistes (poids 50 kilos), se disputera le 11 juillet. — Les voitures-remorques Vinet ont séduit tous les chauffeurs par leur élégance et leur légèreté. Actuellement, il n'est pas un motocycliste soucieux du confort qui n'ait choisi un modèle ailleurs qu'à la carrosserie Vinet, 25, rue Brunel.

Il ne s'est pas seulement toutes les épreuves de force et de vitesse que la maison Peugeot a gagnées pendant la grande semaine de Nice. Elle a aussi remporté les deux premiers prix du concours d'élégance, dans la catégorie des voitures à deux places, la seule où elle fut représentée. (Catalogue complet sur demande, 83, boulevard Gouvion-Saint-Cyr.)

Vélocipédie. — La clôture des engagements pour dimanche prochain a eu lieu hier soir au vélodrome de Vincennes-Princes. La course de primes, en raison du nombre des partants, s'annonce comme palpitante, et l'épreuve capitale de la journée sera la course de 50 kilomètres avec handicap, Taylor, Linton, Digeon, Bor et Walters.

Vous voulez monter une Acatène, cette année, n'est-ce pas ? Eh bien ! croyez-moi, n'attendez pas à la veille d'un départ ou d'une course pour commander votre Vélocité Métropole, car vous pourriez ne pas être servis en temps voulu. En ce moment les deux succursales acaténiques ne désempalent pas.

Le conseil d'administration du Touring-Club de France a souscrit à 200 exemplaires de la carte vélocipédique des environs d'Alger, dressée par M. Lowe, délégué à Alger. Elle donne une vue aérienne de 80 kilomètres de large (de Colis à l'Alma) sur 60 kilomètres de profondeur (d'Alger à Blida), contient le profil des routes les plus accidentées du Sahel d'Alger et indique les bornes kilométriques et hectométriques à l'échelle du 1/200,000.

Ce travail entièrement nouveau, résultat de plusieurs années de voyages, d'excursions et de recherches, rendra les plus grands services aux touristes parcourant de plus en plus notre belle colonie algérienne.

Les cyclistes à la recherche de la meilleure machine, doivent aller visiter l'exposition des Agents généraux, 5, boulevard de Strasbourg. Ils y trouveront les plus grandes marques et ont exposé leurs modèles que l'on peut acheter avec 15 mois de crédit et en ne versant comptant qu'un quinzième du prix total.

P. M.

### TIR

Voici les résultats de la dernière réunion du « Fusil de chasse » :

1<sup>re</sup> poule d'essai : 1 MM. J. de Navenne, 2 Gaston Legrand, 3 le comte Fernand de Rougé, 4 Jacques Nivière, 5 Roger Nivière et G. Brosse.

2<sup>e</sup> poule : 1 MM. le comte de Gabric, 2 Louis Labbé, 3 R. Nagelmackers.

3<sup>e</sup> poule : 1 MM. R. Cailliot, 2 G. Brosse, 3 Jacques Nivière.

La prochaine réunion aura lieu après-demain dimanche, dans l'après-midi.

Paul Manoury.

### UNE FÊTE MILITAIRE AU HAVRE

De notre correspondant du Havre :  
M. le colonel Barry, commandant la 11<sup>re</sup> de ligne, avait organisé dimanche une fête militaire dont le succès ne s'est pas démenti un instant : un assaut d'escrime entre les meilleurs tireurs de la garnison.

Aucune fête d'escrime n'avait été donnée au Havre depuis 1887.

Dans l'après-midi, à deux heures et demie, à Frascati, tout ce que le Havre compte de personnalités marquantes, tant officielles que mondaines, s'était donné rendez-vous.

Dans l'assistance très nombreuse, très select, on se trouvait des dames et des jeunes filles, on remarquait : M. Gahala, sous-préfet, et Mme Gahala ; M. Marais, M. de Waczens-Lits ; M. L. Lefebvre, M. de la marine et Mme Lhopital ; M. Petit, président du Tribunal civil ; M. Laborde, substitut ; M. et Mme E. Gros, M. et Mme R. Odinet, M. et Mme Larue, Mme Pochet de Tinan et Mlle Pochet de Tinan, M. Masqueray, M. et Mme Edon, Mme Leclerc, Mme de Waczens-Lits ; M. L. Lefebvre, M. et Mme Corbier, M. et Mme Legoff ; M. et Mme Houdard, M. Latham, M. et Mme Ch. Coulon, M. et Mme Marande, etc.

Le corps des officiers — parmi lesquels il convient de citer : MM. le colonel d'artillerie Lebean, lieutenant-colonel Antoinet et commandant Sellier, du 14<sup>e</sup> — était au complet, et les femmes des officiers mariés, avaient tenu à donner, par le bon goût et la beauté de leurs fraîches toilettes, un caractère particulièrement flatteur à cette solennité.

Citons :  
Mme Barry et Mlle Barry, Mme et Mlle Antoinet, Mme Sellier, Mme Guerrier, en robe tailleur gris-fer, avec chapeau Rambaut à brides ; Mme Schlub, Mme Bise, en toilette 1890, blanche ; Mme Tribouillet, en toilette 1890, noire ; Mme Pilière, en toilette de satin noir broché ; Mme Dasseville, Mme Bellivier, Mlle Gay, etc.

Les assauts, présidés par M. le colonel Barry, étaient ordonnés et réglés par M. le capitaine Schiller.

Un assaut de fleuret entre MM. Battedi, capitaine de gendarmerie, et Morin, lieutenant au 1<sup>er</sup> bataillon d'artillerie, a ouvert la séance.

Ensuite est venu un assaut de sabre entre MM. Glaziot, lieutenant au 11<sup>e</sup>, et Leconte, l'excellent maître d'armes du régiment. Assaut remarquable.

Puis, un assaut d'épée entre MM. Geay et Moyse, lieutenant au 11<sup>e</sup>, et un assaut de fleuret entre MM. Glaziot et Moyse, lieutenants au 11<sup>e</sup> ; puis on a donné un assaut d'épée entre MM. Tribouillet et Gervais, lieutenants au 11<sup>e</sup>.

Enfin, un assaut de sabre entre M. le lieutenant Geay et M. Grouard, prévôt d'armes ; un assaut d'épée entre MM. Battedi, capitaine de gendarmerie, et Morin, capitaine du 11<sup>e</sup>, et un assaut de fleuret entre MM. Leconte, maître d'armes du 11<sup>e</sup>, et Gauthier, maître d'armes du 12<sup>e</sup>, ont terminé cette belle séance.

L'excellent musicien du 11<sup>e</sup> prêtait son concours à cette fête qui prouve que l'escrime est en grande honneur au 11<sup>e</sup>, grâce à l'activité et au dévouement de son excellent maître, — André HOOGARD.

## Suprême Pernot

le meilleur des desserts fins

LE PARFUM IDEAL ROUGEANT

VIN G. SEQUIN TONIQUE

Convallescentes, Manque d'appétit, Préparatif des Fièvres, Grippe, Indigestion.

Contre les Maux d'Estomac et les Digestions difficiles

LIQUEUR NORMALE

AUX TROIS FERMENTS (Pepsine, Diastase et Pancréatine)

PHARMACIE NORMALE

FLUIDE IATIF DE JONES

CYCLISTES, notez que :

Supprimant intermédiaires, coureurs et publicités, LA SOCIÉTÉ PARISIENNE

Bicyclette de grand luxe à 275<sup>fr</sup>

munie des derniers perfectionnements, alors que les autres marques vendent maintenant, à ce prix, leurs modèles populaires ou démodés.

**DENTIFRICES**  
des RR. PP.  
**BÉNÉDICTINS**  
de  
**Soulac**  
Modèle du Flacon.  
Eviter les Imitations.

## Petites Annonces

Par ligne... 6 francs.  
Par dix insertions ou cinquante lignes dans le délai d'un mois, la ligne... 5 francs.

La ligne se compose de trente-six lettres.

## PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

OPERA — 8 h. — La Prophète.  
Samedi 22 : La Valkyrie.  
Lundi 24 avril : Faust.  
Mercredi 26 avril : Tannhäuser.

FRANÇAIS — 8 h. 1/2. — Bérénice ; Discours de M. de Valincour, lu par M. Mounet-Sully ; Les Pléiades.  
Samedi : Francillon.

OPERA-COMIQUE — 8 h. 0/0. — Beaucoup de bruit pour rien.  
Samedi : Carmen.

ODEON — 8 h. 1/2. — Iphigénie en Aulide ; le Bercan de Racine ; les Pléiades.  
Samedi : Colombine.

CHATELET — 8 h. 0/0. — La Poudre de Perlinpinpin.  
Samedi : Colombine.

GYMNASSE — 8 h. 1/2. — Un Fiacre à l'heure ; le Fiacre malin.

VAUDEVILLE — 8 h. 1/2. — Mme de Lavallette ; La Dame aux camélias.

VARIÉTÉS — 8 h. — Monsieur X... ; le Vieux Marcheur.

PALAIS-ROYAL — 8 h. 1/4. — Caillotte ; Un fil à la patte.

FORTE-SMARTIN — 8 h. 1/4. — Plus que Reine.  
Samedi 22 : Le Barbier de Séville.

GAITE — 8 h. 1/2. — Les sœurs Gaudichard ; L'Ambigu.

NOUVEAUTÉS — 8 h. 1/2. — La Dame de chez Maxim.

BOUFFES-PARISIENS — 8 h. 3/4. — Miss Helyett.

THEATRE-ANTOINE (EX-MENUS-PLAISIRS). — 8 h. 1/2. — La Nouvelle Idole ; Que Suzanne n'en sache rien !

COMEDIE-PARISIENNE — 8 h. 1/2. — La Petite Famille ; les Miettes ; l'Anglais tel qu'on le parle.

NOUVEAU-THÉATRE. — 8 h. 1/2. — Les deux Dentistes ; La Dernière soirée de Brummel.

FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 3/4. — La Démon-selle du Téléphone.

CLUNY. — 8 h. 1/4. — Un et un font trois ; A qui le Cateau ; le Monsieur de chez Maxim.

DEJAZET. — 8 h. 1/2. — Le Budget ; Nonou ; Le Chat botté.

THEATRE DE LA REPUBLIQUE. — 8 h. 1/2. — Le Chat botté.

BOUFFES-DU-NORD. — 8 h. 1/2. — L'Auberge du Tobou-Bou.

RELEVILLE. — 8 h. 1/4. — Le Contrôleur des Wagons-Lits.

NOUVEAU-CIRQUE. — 8 h. 0/0. — Le Contrôleur des Wagons-Lits.

CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — Spectacle équestre.

JARDIN D'ACCLIMATATION. — Jours et dimanches : Concert.

CINEMA-TOGRAPHIE, fondé par MM. Lumière, de Lyon, 41, boulevard des Capucines (Salon indien).

Spectacles, Plaisirs du Jour

FOLIES-BERGÈRE. — Téléphone 102-50. — 8 h. 1/2. — La Princesse au Sabot — LES BRAZAT Jours, dim, et fêtes.

FOLIES-BERGÈRE. — Téléphone 241-84. — 8 h. 1/2. — Les Nains Lutteurs.

NOUVEAU CIRQUE. — Jours, dim, et fêtes. — 8 h. 1/2. — Les Nains Lutteurs.

NOUVEAU CIRQUE. — Jours, dim, et fêtes. — 8 h. 1/2. — Les Nains Lutteurs.

CASINO. — LES SEIGNEURS DUNBAR. — ADELINA CLAIR.

PARIS. — LE CHEN DE PAOLIS. — LA MONTAGNE D'ALPES.

OLYMPIA. — Tous les soirs spectacle varié.

LA TORTILLA. — La célèbre troupe arabe HADJI-ABDULLA. — Les 7 Péchés capitaux.

THALES, Suzanne Deriva. L. Willy. Dimanches et fêtes matinales. — OLYMPIA.

ELDORADO. — Clovis, Delmarre, Raiter, Blondel. — La Manille. — Dim., jeudis et fêtes, matinales 8 h.

SCALA. — L. Balty, Fordyce. — Pour qui s'emballe-t-on ? — 8 h. 1/2. — Les Vieux marcheurs de la Scala. — Bertholy, Pugin.

LA BODINIÈRE. — TOUS LES JOURS. — Matinées-conférences. — Le soir, Spectacle.

PARISIANA. — PAULUS, Anna Thibaud, Villérand, Dora, Ducreux-Giraud, Vibert. — Téléphone 156-70. — La Démon-selle de chez Maxim. — Girier.

TRÉTEAU. — 58 rue Pigalle. — Téléphone 136-32. — Les soirs de 9 h. 1/2 : Fursy, Hyspa, Moy, Et Allez Tabarin. — Le Gallo et Mary Aubert.

LES MATHURINS. — 36 r. Mathurins. — 9 h. 1/4. — Les Mathurins. — Virel-Almond, Marguerite. — Téléphone 213-41. — Deval, Guyon, Bonnard, Battaille.

LES CAPUCINES. — 39, rue Capucines. — Téléphone 156-40. — La Revue. — 8 h. 1/2. — Les Capucines.

LES VIGNOLETTES. — 9 h. — VIGNOLETTES. — Les Lettres-REVUE. — Cité d'Antin, 29. Téléphone 243-11. — Les Bâtiments.

CIRQUE MEDRANO. — 240.55. — 8 h. 1/2. — Attractions nouvelles. — Matin, Dim., jeudis, fêtes, 2 h. 1/2.

MOULIN-ROUGE. — Spectacle-CONCERT-BAL. — Tous les soirs, grande Fête de Nuit.

CIGALE. — Téléphone 407.60. — Tous les soirs, Ode. — Vénus. — Pistolet. — 2 act. et



